LA FILLE

DU

MILLIONNAIRE

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR

M. ÉMILE DE GIRARDIN



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

1858



PERSONNAGES.

ADAM.
LA MARQUISE DE LA ROCHE-TRAVERS.
CAROLINE, fille d'Adam.
LE BARON.
LE COMTE EDOUARD DE LA ROCHE-TRAVERS.
LA BARONNE DE GIMÉCOURT.
LA DUCHESSE DE VIC-ERMONT.
LE MARQUIS DE CANNEVILLE.
LE VICOMTE DE BELOEUIL.
JUGE DE PAIX.
GREFFIER DU JUGE DE PAIX.
NOTAIRES.
AVOUÉS.
UN ENTREPRENEUR.
MAITRE D'HOTEL.
VALETS DE PIED.

La scene est à Paris.
Le premier acte se passe à l'hôtel de la Roche-Travers.
Le second acte se passe dans l'appartement de la Marquise.
Le troisième acte se passe à l'hôtel de la Roche-Travers, acquis par M. Adam

PRÉFACE

La Fille du millionnaire a été écrite à Naples, où l'auteur n'avait pas de livres et où il ne recevait pas de journaux qui l'aidassent à passer ces heures de la journée où les brises de la mer ne sont plus assez fortes pour rendre moins lourd le poids de l'atmosphère. *La Fille du millionnaire*, née à Naples, mais conçue au théâtre du Gymnase, le jour de la première représentation de *la Question d'argent*, a été écrite sans que l'auteur pensât qu'elle dût jamais être représentée ; aussi s'y est-il moins attaché à la rapidité dramatique de l'action qu'à la vérité photographique du dialogue, des caractères, des situations.

Il n'a pas voulu que la marquise de la Roche-Travers, visant à une grande fortune pour son fils, en raison même de la haute distinction de sa naissance, se servît pour atteindre son but d'aucun moyen qu'elle ne pût finalement avouer et qui ne lui fût pas tout naturellement fourni par le monde, ce monde parisien, ce monde à l'état de chrysalide,

ce monde à l'état de crépuscule, ce monde à l'état de transition, placé, à la moitié de ce siècle, entre l'aristocratie qui n'est plus constituée et la démocratie qui n'est pas organisée, entre la génération au tombeau qui a perdu ses lois et la génération au berceau qui cherche les siennes, entre le préjugé qui survit et l'idée qui surgit, entre le blason et le million.

Il n'a pas voulu non plus que l'autre personnage principal, qu'Adam ressemblât ni à Mercadet, ni à Jean Giraud, fils aîné et fils cadet de Robert Macaire. Il ne trouve pas bon que Rollet se nomme autrement que par son nom. Il est sur ce point de l'avis de Boileau :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

Sans doute, il est des fripons qui s'enrichissent comme il est des marquis qui s'avilissent; mais qu'il soit riche ou pauvre, marquis ou roturier, déchu ou parvenu, le fripon est toujours le fripon. Dans ce cas, ce qu'il y a à faire, ce n'est point de lui prêter complaisamment un masque, c'est de le lui arracher impitoyablement.

De près ou de loin, Adam n'a aucun lien de parenté ni avec Mercadet ni avec Jean Giraud ; il n'a pas la prétention de personnifier la fortune par le travail; il personnifie la fortune par la Bourse, cette manière toute moderne de s'enrichir ; il a réussi à la Bourse comme on réussit à la Guerre : par la justesse du coup d'œil, le mépris du péril, la hardiesse d'exécution. La Bourse aussi a son génie ; ce qui le prouve, c'est que sur ce champ de bataille, où ce n'est pas la mort qu'on affronte chaque jour, mais la ruine, il ne s'y remporte d'éclatante et durable victoire que par exceptions infiniment rares. La fortune s'y conquiert; elle

ne s'y acquiert pas. Adam, — l'auteur en convient, — c'est le millionnaire heureux, plutôt que le millionnaire laborieux ; c'est le millionnaire idéalisé, par opposition au millionnaire décrié. Lequel vaut le mieux, de le décrier ou de le glorifier?

Comme tout ce qui est étroit, l'envie a sa routine. De préférence, elle s'attache aux fortunes récemment acquises, plutôt qu'aux fortunes séculairement transmises. Celles-ci ont-elles donc généralement une origine plus pure, ou bien l'héritage est-il un filtre qui ait la propriété de les purifier?

Décrier, aux applaudissements redoublés de l'envie, ceux qui viennent de s'enrichir, n'est-ce pas leur ôter le désir de s'élever par leurs actes à la hauteur de leur fortune? n'est-ce pas les parquer dans l'opinion à l'imitation des gouvernements ignares qui parquaient les israélites dans un quartier? n'est-ce pas perpétuer l'abjection en y refoulant l'enrichi qui eût aspiré à en sortir? n'est-ce pas décourager en lui les bons instincts et encourager les mauvais? n'est-ce pas enfin tomber dans l'anachronisme et l'inconséquence, puisque c'est marcher en sens inverse de son temps et de son but?

Glorifier le millionnaire, n'est-ce pas, au contraire, le stimuler? n'est-ce pas lui montrer que la fortune qui le comble ne doit pas être la fin, mais le moyen? n'est-ce pas lui enseigner que l'usage qu'on en fait est ce qui en couvre l'origine, et ce qui donne finalement la mesure de ce qu'on vaut?

La guerre, c'est le meurtre toujours et le pillage souvent. Qu'est-ce qui empêche le soldat de se pervertir par la guerre, sinon la gloire? Qu'est-ce que la gloire consacrée, sinon la guerre idéalisée? Ce qu'on a fait pour la guerre et

ses recrues, pourquoi ne pas le faire pour la fortune et ses élus? pourquoi ne pas essayer par toutes les voies, la voie de la popularité, la voie des salons, la voie de la presse, la voie du théâtre, de créer entre eux une louable et féconde émulation?

Éveiller cette émulation ne vaut-il pas mieux que de flatter l'envie, afin de s'en faire à son tour bruyamment applaudir? Rarement l'envié qu'on décrie vaut moins que l'envieux qu'on flatte.

De ces réflexions est née *la Fille du millionnaire*, que l'auteur ne comptait même pas publier.

Cette étude, plutôt que cette pièce, montre à ceux qui viennent de s'enrichir comment ils peuvent s'ennoblir. S'il est bon qu'ils fassent de leur fortune un usage qui profite à tout ce que l'argent doit généreusement secourir, à tout ce qu'il peut utilement encourager, ne leur demandez pas comment ils l'ont faite, mais ce qu'ils en font; adressez-vous à l'émulation, qui est un sentiment élevé; ne vous adressez pas à l'envie, qui est de toutes les passions la plus basse.

Février 1858.

LA

FILLE DU MILLIONNAIRE

ACTE PREMIER.

Un salon de grand hôtel. Tenture bleue. Bureau de Boule.

SCENE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, ROGER, UN VALET DE PIED.

(La Marquise, Roger et le Valet de pied sont en grand deuil; la Marquise entre, ouvre sa bourse, en tire une pièce d'or qu'elle remet au Valet.)

LE VALET.

Je remercie madame la marquise.

LA MARQUISE.

Claude, sommes-nous arrivés les premiers ?

LE VALET.

Non, madame la marquise... M. le vicomte, maintenant M. le comte de la Roche-Travers, et Mme la baronne de Gimécourt sont dans le grand salon jaune, où ils attendent, ainsi que les notaires et les avoués, que M. le juge de paix soit arrivé pour lever les scellés.

LA MARQUISE.

Dès que le juge de paix sera arrivé, Claude, vous viendrez tout de suite nous le dire.



LE VALET.

Est-ce que madame la marquise n'aime pas mieux passer dans le salon jaune ?

LA MARQUISE.

Non, j'aime mieux attendre ici.

LE VALET.

Est-ce que madame la marquise ne désire pas que j'avertisse M. le comte, son beau-frère, et Mme la baronne, sa belle-sœur, que madame la marquise et que monsieur le marquis, son fils, sont dans le petit salon bleu ?

LA MARQUISE.

Non, c'est inutile ; vous attendrez, pour les annoncer, l'arrivée du juge de paix ; dès qu'il arrivera, vous les ferez tous entrer.

LE VALET.

Oui, madame la marquise. (Le Valet sort.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, ROGER.

LA MARQUISE.

Il est impossible que votre oncle, ayant l'entière liberté de sa fortune, n'ait pas fait de testament.

ROGER.

Pourquoi, ma mère, voulez-vous absolument qu'il en ait fait un ?

LA MARQUISE.

D'abord, pour empêcher que des biens de famille, qui sont dans la famille de temps immémorial, qui portent son nom, le vôtre, le nom de la Roche-Travers, soient vendus à l'encan comme la maison et le champ d'un banqueroutier ; ensuite, parce qu'il n'était que le chef de la branche cadette, et que vous êtes le chef de la branche aînée.

ROGER.

Branche cadette et branche aînée, ce n'est plus maintenant que du bois mort.

LA MARQUISE.

Roger, vous avez tort de parler ainsi.

ROGER.

Je dis ce que je pense.

LA MARQUISE.

Alors, vous avez tort de penser ce que vous dites... Si les héritiers du passé, que nous représentons, nous autres, ne luttent pas de toute la force des moyens qui leur restent contre le cours du présent qui les entraîne, ils signent eux-mêmes leur déchéance, leur condamnation... ils rayent de leur histoire le mot AVENIR !

ROGER.

Il est rayé depuis longtemps.

LA MARQUISE.

On peut le rétablir.

ROGER.

Comment ?

LA MARQUISE.

En sauvant nos patrimoines.

ROGER.

Par quels moyens ? Par le travail et l'épargne?

LA MARQUISE.

Non; par l'héritage et le mariage. J'ai acheté ce matin, en revenant de la messe, un Code que j'ai apporté.

ROGER.

Un Code !

LA MARQUISE.

Oui, un Code... et le voici... Il y est dit, article 916 : « A » défaut d'ascendants et de descendants, les libéralités par » actes testamentaires pourront épuiser la totalité des biens. »

Votre oncle n'avait ni ascendants ni descendants... Est-ce vrai ?

ROGER.

Oui.

LA MARQUISE.

Donc, à moins de renier le passé et de décapiter sa famille, il a dû faire un testament et vous *restituer* l'hôtel et le château de la Roche-Travers.

ROGER.

Ils lui appartenaient.

LA MARQUISE.

Non, ils ne lui appartenaient pas : ils appartenaient à votre père !

ROGER.

Mais, à la mort de mon père, mon oncle les a achetés.

LA MARQUISE.

Oui ; votre oncle en est devenu l'acquéreur légalement ; mais, légitimement, il n'en était pas le propriétaire, car jamais il n'en eût été le possesseur, si votre père n'eût pas laissé en mourant des créanciers qui se sont abattus comme des oiseaux de proie sur votre patrimoine, et si l'on n'eût pas aboli les majorats et les substitutions... A présent il ne suffit pas qu'aînés et cadets partagent également, il faut encore que les créanciers passent avant les héritiers ! Les vilaines gens que les créanciers !

ROGER.

C'est aussi ce qu'ils disent des débiteurs.

LA MARQUISE.

Sans mon douaire, auquel ils n'ont pu toucher, ils prenaient tout ! Je n'aurais su comment vivre et comment vous faire élever. Voilà ce que votre oncle n'ignorait pas. Il est donc impossible, sachant que le chef de sa maison, l'héritier de sa race, n'a pas de fortune, qu'il ne lui ait pas légué la sienne.

ROGER.

Mais les enfants de mon oncle Édouard et ceux de ma tante de Gimécourt sont si nombreux que, par le fait, ils ne sont pas plus riches que nous.

LA MARQUISE.

Les enfants de votre oncle Édouard ne sont que des cadets issus de cadet; quant à tous les petits Gimécourt, ce ne sont que les enfants d'une sœur; ils ne sont donc parents du défunt que par les femmes.

ROGER.

Ils n'en sont pas moins héritiers au même titre... Entre eux et nous il n'y a d'autre différence que celle du nombre.

LA MARQUISE.

Le moyen de partager entre six neveux et onze nièces un hôtel et un château ! car vous êtes bien dix-sept, oui, dix-sept... d'abord vous, mon fils, qui représentez la branche aînée de la famille et qui êtes fils unique, — je ne compte pas vos deux sœurs ; — puis les Édouard : trois fils et quatre filles; puis enfin les Gimécourt : sept filles et deux garçons... Comment peut-on pondre et couver ainsi neuf enfants ?

ROGER.

En Angleterre, on en a souvent douze.

LA MARQUISE.

Oui, mais il n'y en a qu'un qui hérite... l'aîné.

ROGER.

Cela n'empêche pas les onze cadets d'être au monde.

LA MARQUISE.

Ils sont officiers aux Grandes-Indes.

ROGER.

Mais les filles ?

LA MARQUISE.

Elles restent filles.

ROGER.

Cela n'est pour elles ni une consolation ni une compensation.

LA MARQUISE.

En vérité, Roger, je ne sais où vous allez prendre vos idées, mais vous avez les idées les plus fausses, les plus contraires à votre naissance, à votre avenir...

ROGER.

A ma naissance ! quel avantage me donne-t-elle ? Je le cherche sans le trouver... A mon avenir ! quelle chance ai-je de plus que tout le monde ? Je n'ai pas même la ressource d'un cadet en Angleterre : celle d'être, comme vous venez de le dire, officier aux Grandes-Indes... Je voulais partir comme soldat en Algérie, vous ne l'avez pas voulu.

LA MARQUISE.

Soldat en Algérie ! Où cela vous eût-il conduit ?

ROGER.

A n'être pas un désœuvré, las et humilié de ne rien faire.

LA MARQUISE.

Vaut-il pas mieux ne rien faire que de déroger et de déchoir ? Vous, le marquis de la Roche-Travere, simple soldat !

ROGER.

Je voulais entrer au barreau, vous ne l'avez pas voulu.

LA MARQUISE.

L'aîné des la Roche-Travers, avocat ! Pourquoi pas médecin ?

ROGER.

Médecin ! Eh ! pourquoi pas ?

LA MARQUISE.

Parce que ce serait vous déclasser, parce qu'un marquis-médecin serait tout aussi ridicule qu'un bourgeois-gentilhomme.

ROGER.

Rien n'oblige de mettre son titre de marquis sur sa carte

de visite ; assez de gens prennent des titres qu'ils n'ont pas le droit de porter, pour qu'on ait la liberté de ne pas porter ceux qu'on a le droit de prendre.

LA MARQUISE.

Un la Roche-Travers ouvrir la main pour recevoir d'un malade le prix d'une consultation, ou d'un plaideur le prix d'une plaidoirie... Jamais !

ROGER.

Gagner au jeu au risque de ne pas payer quand on perd, ou finir sur la roue comme le comte de Horn, est-il donc plus noble ?

LA MARQUISE.

Vous ne savez qu'imaginer et que me dire pour me contrarier. Mais j'en reviens à mes chiffres : un et sept font huit, huit et neuf font dix-sept. Dix-sept neveux et nièces ! Six garçons et onze filles, sans compter vos deux sœurs ! Quelle lignée ! Il faudra donc vendre la terre et l'hôtel. Combien les vendra-t-on ? La terre de la Roche-Travers, avec les bois, se vendra à grand'peine un million... Depuis l'invention de tous ces papiers de chemins de fer, qui rapportent aux agioteurs cent pour cent au moins, c'est à qui n'achètera plus de terre rapportant aux acquéreurs de deux à trois pour cent au plus. L'hôtel, lui, se vendra mieux, car vos enrichis de la Bourse veulent maintenant avoir tous, chacun, leur hôtel. C'est la mode entre eux.

ROGER.

Elle n'a rien de nouveau ; elle date au moins de Henri IV et de Louis XIV. La preuve, ce sont les chambres de justice établies sous leurs règnes contre les enrichis d'un temps où il n'y avait pas encore de Bourse.

LA MARQUISE.

Je suppose que l'hôtel se vende cinq cent mille francs, total : un million et demi, dont il faudra déduire les droits de succession, qui sont énormes ! Puis les honoraires de toute cette engeance de notaires, d'avoués, d'huissiers, de

commissaires-priseurs. Puis les legs ! Puis les dettes ! Combien restera-t-il ? Douze cent mille francs, peut-être... tout au plus... Ce serait donc à peine si pour votre tiers il vous reviendrait quatre cent mille francs... à vous, Roger.

ROGER.

Ma mère, vous oubliez mes deux sœurs, qui ont droit aux deux tiers de ce tiers.

LA MARQUISE.

Je n'oublie pas vos sœurs, je les laisse de côté... Claire et Mathilde comprendront que ce qu'elles ont de mieux à faire, c'est de retourner au couvent et d'y rester.

ROGER.

Claire s'y résignerait peut-être, mais Mathilde jamais.

LA MARQUISE.

Tout vaut mieux qu'une mésalliance... sans compensation, c'est-à-dire sans beaucoup d'argent.

ROGER.

Mais, sans se mésallier, Claire et Mathilde peuvent se marier : elles sont jeunes et très-jolies.

LA MARQUISE.

Qui voulez-vous qu'elles épousent ! Aujourd'hui, qu'est-ce qu'une dot de cent cinquante mille francs représentant cinq mille francs de revenu en terre ! A peine si c'est la moitié de ce qu'il faut strictement pour payer la toilette d'une femme qui va dans le monde. Plus elle y sera bien placée par sa naissance, ses relations de famille, ses agréments personnels, et moins un garçon sensé et bien né, s'il n'a par lui-même une fortune suffisante, voudra se charger d'une telle femme pour la loger sous les toits et la faire marcher dans la crotte. S'il a par lui-même une fortune suffisante, il exigera au moins une fortune égale, et il aura raison, car avant de penser à lui, il devra penser à ses ancêtres et à ses enfants. Il faut qu'elles en prennent leur parti ; les filles bien nées qui n'ont pas au moins cinq cent

mille francs de dot ne doivent plus songer à se marier. Ce que je dis là, Roger, pour vos deux sœurs Claire et Mathilde, je le dis également pour votre cousine Clémence de Gimécourt, que vous voulez absolument épouser. Quand on porte un nom qui vous oblige et qui obligera votre descendance, se marier sans posséder de quoi vivre noblement, c'est de la démence ! c'est manquer au passé et à l'avenir ! c'est défier la misère et se vouer au malheur !

ROGER.

Prenez garde, ma mère, vous qui prisez si haut l'avantage de la naissance, vous mettez ainsi la naissance au-dessous de l'argent.

LA MARQUISE.

Non, mon fils, je ne mets pas l'argent au-dessus de la naissance, mais je ne sépare pas, ce qui socialement devrait toujours être inséparable, la naissance et l'argent. L'argent peut se passer de la naissance, la naissance ne peut se passer de l'argent, pas plus que la monarchie ne peut subsister sans aristocratie et que l'aristocratie ne peut subsister sans droit d'aînesse. Il faut opter entre l'abolition des titres ou le rétablissement des majorats. C'était l'avis de votre père et c'est le mien.

ROGER.

A quoi bon, ma mère, se rejeter toujours en arrière ! Vous personnifiez le passé ! Le passé ne peut plus revenir.

LA MARQUISE.

Si je personnifie le passé, vous, mon fils, vous personnifiez l'avenir ! A quoi bon le devancer ? Il arrivera toujours assez tôt. Le présent tel qu'il est, c'est déjà trop. Un présent où il n'y a plus que les vilains qui s'enrichissent ; où tous les nôtres s'appauvrissent ; où il faudrait que tout le monde, sans exception, se fit laboureur ou marchand, travaillât et économisât ; où quiconque vit comme vivaient ses aïeux n'est plus certain de garder de quoi se faire enterrer ; où l'on est exproprié du château de ses pères sans plus

d'égards ni de façons que s'il s'agissait d'un manant qui aurait acheté un champ sans pouvoir le payer; où l'impôt n'épargne pas plus le riche que le pauvre; où le soldat devient colonel de son régiment; où maîtres et valets, malades et médecins, acheteurs et vendeurs sont tous habillés de la même étoffe sans qu'on puisse distinguer qui est le maître et qui est le valet; où l'on passe sa vie à la Bourse; où enfin l'on n'entend plus parler que de la hausse et de la baisse du jour!

ROGER.

Cela dépend, ma mère, des quartiers et des salons... chacun parle de ce qui l'occupe. Il y a des salons où l'on ne parle, en effet, que de la hausse et de la baisse; il en est d'autres où l'on ne parle que de dots et de successions, où il semble qu'on ne prenne la peine de naître que pour avoir la joie d'hériter...

LA MARQUISE.

Très-bien, mon fils, très-bien... attaquez-moi... tirez sur vos troupes. Toujours le même esprit d'opposition !

ROGER.

Toujours le même reproche! Mais l'esprit d'opposition, ce n'est pas en moi qu'il est, c'est en vous; j'ai l'esprit de mon âge et de mon temps. Ce n'est pas ma faute à moi si je suis né après 1830...

LA MARQUISE.

Ce qui veut dire que je ne suis pas de mon siècle... Je vous parais donc bien vieille?

ROGER.

De visage, on dirait que vous êtes ma sœur; mais d'esprit, on dirait que vous êtes ma grand'mère.

LA MARQUISE.

A vous entendre, on croirait que j'ai cent ans!

ROGER.

Pas tout à fait.

LA MARQUISE.

Et de combien s'en faut-il?

ROGER, en souriant et en comptant sur ses doigts.

De trente-trois ans... Votre esprit n'aura cent ans, ma chère mère, que le matin du 4 août 1889.

LA MARQUISE.

Oui, le matin de cette belle soirée où le vicomte de Noailles et le vicomte de Beauharnais, le duc de Guiche et le duc de Mortemart ont fait cette glorieuse besogne qu'on a décorée du nom de *Saint-Barthélemy des abus*. Une belle Saint-Barthélemy, celle-là! parlez-en! Il n'y a manqué que d'abolir l'héritage. Mais, relativement à l'héritage de votre oncle, est-ce que ce sont mes intérêts que je plaide? Est-ce que ce ne sont pas les vôtres? Est-ce que si je m'occupe de succession et de dot, ce n'est pas pour vous? Est-ce que si votre oncle s'est donné le tort de mourir sans testament, j'en serai moins riche, moi?

ROGER.

Je sais, ma mère, que mon avenir est toute votre pensée.

LA MARQUISE.

Votre avenir et celui de vos enfants!

ROGER.

Ils ont le temps d'attendre... ils ne sont pas nés!

LA MARQUISE.

Ils naîtront... et c'est à quoi votre oncle, avant de mourir, a dû penser.

ROGER.

Mon pauvre oncle est mort si rapidement!

LA MARQUISE.

Ce n'est point une raison, car ce n'est pas la veille de sa mort qu'on doit faire son testament; ce n'est pas quand on a toute une population de neveux et de nièces qu'on expose le chef de sa maison à être indignement dépouillé d'une succession légitime, par cette belle loi de l'égalité

des partages qui sera la ruine de la France, car avec cette loi il n'y a plus ni propriété, ni propriétaires du sol.

ROGER.

C'est trop dire!

LA MARQUISE.

Non, je ne dis que ce qui est vrai; je ne constate que ce qui est, que ce dont nous avons en cet instant la preuve sous les yeux... Une terre était une propriété quand elle se transmettait toujours d'aîné en aîné sans se diviser jamais, quand elle était à la fois le berceau et le tombeau d'une famille. Mais maintenant qu'est-ce que c'est? Vous le voyez par vous-même : vous êtes né au château de la Roche-Travers où étaient nés votre père, votre grand-père, tous vos aïeux. Eh bien! pouvez-vous dire : « Je mourrai dans le château où je suis né; mes enfants y naîtront et y mourront? » Il n'y a plus aucune garantie sociale qu'un gentilhomme né dans le château de ses aïeux ne mourra pas dans le lit d'un hôpital. Et ce qui est pis encore, c'est que cette belle loi est entrée si profondément dans les idées et dans les mœurs qu'elle a fini par vous paraître, à vous-même qu'elle dépouille, toute simple et parfaitement juste. En convenez-vous?

ROGER.

J'en conviens. Oui, c'est vrai; je trouve tout simple et parfaitement juste que Clémence, ma cousine, hérite au même titre que moi.

LA MARQUISE.

Clémence! Clémence! toujours Clémence! Vous n'avez que ce nom dans la pensée et sur les lèvres!

ROGER.

Pourquoi ne l'aurais-je pas?

LA MARQUISE.

Vous êtes fou, mon fils. Eh bien! quand il n'y aurait pas

de testament, quand votre cousine Clémence hériterait, que lui reviendrait-il pour son dix-neuvième de succession? A peine lui reviendrait-il, après la mort de son père et de sa mère, de cinquante à soixante mille francs. A vous deux que feriez-vous avec huit ou dix mille francs de revenu et des enfants à élever? Iriez-vous vivre en province avec et comme tous ces petits nobles qu'on a peine à distinguer de leurs fermiers? Vous n'en avez ni les goûts ni les habitudes, car je n'ai rien épargné pour mettre en culture tous vos dons naturels et pour que vous eussiez tous les talents d'agrément qu'on peut souhaiter dans un mari. De votre personne, vous êtes très-agréable; vous avez de l'esprit; vous dessinez avec goût; vous chantez avec sentiment, vous dansez fort bien; vous montez parfaitement à cheval: vous portez l'un des plus anciens noms de France... vous ne pouvez donc manquer de faire un excellent mariage.

ROGER.

Nous ne sommes plus, quoi qu'on en dise, au temps où le comte d'Évreux, de la maison de Bouillon, après s'être ruiné au jeu, épousait la petite Crozat et dévorait la dot avant que sa femme eût fini d'apprendre à lire.

LA MARQUISE.

Je sais où vous voulez en venir par cette citation.

ROGER.

Où le marquis d'Oise, de la maison de Villars-Brancas, demandait la main de Mlle André, âgée de deux ans.

LA MARQUISE.

Vous voulez en venir à ce que je donne mon consentement à votre mariage avec votre cousine, Clémence de Gimécourt. Non, je ne le donnerai pas.

ROGER.

Nous nous aimons.

LA MARQUISE.

Comme on s'aime en ce temps-ci... on s'aime, c'est-à-dire

on se plaît. Depuis la Révolution, on ne s'aime plus... à Paris surtout.

ROGER.

Eh! pourquoi depuis la Révolution?

LA MARQUISE.

Parce qu'en supprimant les barrières infranchissables, elle a supprimé les passions invincibles... Il n'y a plus, maintenant, que des préférences marquées... Celles-ci, je le reconnais, ont un avantage...

ROGER.

Lequel?

LA MARQUISE.

C'est de rendre les ruptures faciles.

ROGER.

Peut-être vous trompez-vous, ma mère!

LA MARQUISE.

Non, je ne me trompe pas. L'amour avec ses désespoirs n'existe plus que dans les romans et dans les comédies, où les auteurs se croient encore obligés d'en mettre... par routine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VALET DE PIED.

LE VALET.

Madame la marquise, le juge de paix arrive avec son greffier.

LA MARQUISE.

C'est bien, Claude; faites-le entrer. Prévenez mon beau-frère, prévenez ma belle-sœur! prévenez les notaires et les avoués que mon fils le marquis de la Roche-Travers est ici avec sa mère.

LE VALET.

Oui, madame la marquise.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, ROGER.

LA MARQUISE.

Mon fils, à propos, que vous a dit M. Dufour?

ROGER.

Il m'a dit qu'il serait exact, et il le sera, puisqu'il est le notaire de toute la famille. Je pense qu'il doit être arrivé.

SCÈNE V.

Les Précédents, UN JUGE DE PAIX, UN GREFFIER, NOTAIRES, AVOUÉS, LE COMTE DE LA ROCHE-TRAVERS, LA BARONNE DE GIMÉCOURT.

LE VALET, annonçant.

M. le juge de paix. — M. le comte de la Roche-Travers. — Mme la baronne de Gimécourt. — M. Dufour, notaire. — M. Lamblin, notaire. — M. Picot, avoué. — M. Delaunay, avoué.

LA BARONNE DE GIMÉCOURT, au Valet.

A quoi bon nous annoncer?

LE VALET.

Madame la marquise me l'avait dit.

LA BARONNE.

Ah! vous étiez ici, ma sœur... arrivée avant nous?

(Pendant cette explication qui commence, le comte Édouard et Roger se donnent amicalement la main. Le Juge de paix salue et déploie ses papiers. Le Greffier et les Notaires prennent des plumes pour dresser leur procès-verbal, etc.)

LA MARQUISE.

Est-ce un reproche que vous entendez m'adresser, Aglaé?

LA BARONNE.

Un reproche, Léonie! et pourquoi donc? Ce n'était qu'une simple observation.

LA MARQUISE.

C'est que vous l'avez faite d'un ton si sec et si blessant...

LA BARONNE.

En vérité, ma sœur, je ne vous comprends pas.

LA MARQUISE.

Alors, ma chère, c'est que vous ne voulez pas me comprendre.

LE JUGE DE PAIX.

Mesdames, nous sommes dans la demeure d'un mort... n'en troublons pas le silence.

ROGER.

Je vous en prie, ma mère...

LA MARQUISE.

Que me voulez-vous, mon fils?

LE COMTE.

Léonie!

LA MARQUISE.

Ce n'est qu'à présent que vous vous apercevez que je suis là, Édouard?... Vous ne m'avez pas encore dit bonjour!

LE COMTE.

Le moyen de vous dire bonjour, ma chère belle-sœur, pendant que vous tombiez ainsi sur ma sœur, sur cette bonne Aglaé qui certes n'avait eu aucune intention de vous blesser.

LA MARQUISE.

Tous contre moi... même mon fils!

ROGER.

Ma mère, c'est à tort que vous le croyez.

LA MARQUISE.

C'est bien! c'est bien! (S'adressant au Juge de paix.) Monsieur le juge de paix, ce salon était le cabinet de travail de celui dont nous portons tous le deuil. Veuillez procéder à l'ouverture des scellés, en commençant par ce bureau (Elle montre le bureau de Boule.) où votre maître, n'est-ce pas, Claude, mettait tous ses papiers d'affaires?

LE VALET.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Et où conséquemment doit être le testament.

LE JUGE DE PAIX.

Votre qualité, madame?

LA MARQUISE.

Belle-sœur du défunt, et mère du marquis Roger de la Roche-Travers, son héritier.

LE JUGE DE PAIX, avec étonnement.

Est-ce que M. le comte de la Roche-Travers n'a laissé qu'un héritier? Je croyais qu'il avait un frère, une sœur, et, de plus, un grand nombre de neveux et de nièces?

LA MARQUISE.

En effet, mon fils a des cousins et des cousines; mais, en sa qualité de fils unique de l'aîné des trois frères, il est le chef de la famille et l'héritier de droit.

LE JUGE DE PAIX.

Permettez-moi, madame, de vous faire observer que la loi n'admet point de distinction entre héritiers de droit et héritiers de fait. Nous allons procéder à l'ouverture des scellés, dont vous avez requis l'apposition.

LA MARQUISE.

En qualité de tutrice de mes filles encore mineures.

LE JUGE DE PAIX.

Le procès-verbal est dressé... Puisque vous le désirez, madame, nous commencerons par cette pièce et par ce bureau... Il n'y a point d'objection... Toutefois, avant d'y procéder, je dois donner connaissance à tous les héritiers ici présents ou représentés de plusieurs oppositions mises à la levée des scellés.

LA MARQUISE.

Des oppositions! lesquelles donc?

LE JUGE DE PAIX.

Il y a premièrement une opposition de M. Adam.

LA MARQUISE, avec dédain.

M. Adam! qu'est-ce que c'est que ça?

LE JUGE DE PAIX.

C'est le propriétaire de l'hôtel contigu à celui-ci.

ROGER.

C'est M. Adam qu'on a surnommé *le Millionnaire*, parce qu'il a acquis si vite une fortune si grande... Vous le connaissez bien, ma mère, l'ami de votre ami le baron.

LA MARQUISE.

Moi? je n'ai jamais vu cet homme-là.

LE COMTE.

Mais vous l'avez entendu nommer cent fois.

PREMIER AVOUÉ.

Monsieur le juge de paix, rien ne s'oppose, quant à nous, à ce qu'on procède à la levée des scellés. Je représente M. Adam, et voici mon pouvoir.

LE JUGE DE PAIX.

Remettez-le-moi... il est en règle... c'est bien... Les

autres oppositions sont des oppositions de créanciers du chef de (II m.) feu Marie-Thérèse-Maxime-Robert-Hyacinthe-Charles-Angélique-Étienne-Louis, marquis de la Roche-Travers.

LA MARQUISE.

Ce sont toujours les mêmes créanciers... Ces gens-là ne nous laisseront donc jamais tranquilles! Au surplus, il ne leur est rien redû, puisqu'on a tout vendu, absolument tout pour les payer; il ne m'est resté que mon douaire... parce qu'ils n'ont pu me l'enlever.

LE JUGE DE PAIX.

Vous vous trompez, madame... le droit des créanciers subsiste et s'exerce, en certains cas, sur tout ce qui advient aux enfants par voie d'héritage.

LA MARQUISE.

Alors, il n'y a plus de fortunes patrimoniales qui soient en sûreté, et qui puissent résister à l'action d'une telle loi!

LE JUGE DE PAIX.

Madame, on ne discute point ici la loi, on l'applique.

SECOND AVOUÉ.

Voici, monsieur le juge de paix, un jugement rendu ce matin en référé, et qui ordonne que, nonobstant lesdites oppositions, il sera procédé à la levée des scellés sous les réserves et garanties de droit.

LA MARQUISE.

On plaidera!

LE JUGE DE PAIX.

Ce sera l'affaire des avocats et des avoués... ce n'est pas la mienne... Remettez-moi le jugement... il est en règle... Nous allons en conséquence procéder à la levée des scellés. (Les scellés sont enlevés. Le bureau est ouvert; le Juge de paix en tire une enveloppe cachetée.) Il y a, en effet, un testament. Le voici.

LA MARQUISE, avec joie.

Un testament! Je vous avais bien dit, Roger, que votre oncle ne serait pas mort sans vous instituer son héritier.

LE COMTE, avec tristesse.

Un testament!

LA BARONNE, avec accablement.

Un testament!... il y a un testament!

LA MARQUISE, impérieusement.

Lisez-le donc tout haut, monsieur le juge de paix.

LE JUGE DE PAIX, avec dignité.

C'est ce que je vais faire tout à l'heure, madame.

LA BARONNE, à part.

Un testament! J'étais sa sœur, il aimait mes enfants!

LE COMTE, à part.

Un testament! J'étais son frère; il n'a pu oublier que j'ai trois fils et quatre filles!

LE JUGE DE PAIX.

Veuillez écouter... Le testament est olographe; il est tout entier de la main du défunt. La date est en toutes lettres et répétée en chiffres. Il est signé. Il y a cinq mots rayés, mais il en est fait mention dans un renvoi qui est parafé... (Il le montre aux Notaires présents.) Vous voyez. (Il lit.)

« Ceci est mon testament.
» Fait en mon hôtel, à Paris, le 1er janvier 1856.
» Ma fortune se compose :
» Premièrement, de ma terre de la Roche-Travers, sise
» commune de la Roche-Travers, en Bourgogne ;
» Deuxièmement, de mon hôtel, sis à Paris, rue d'An-
» jou-Saint-Henoré ;
» Troisièmement, du mobilier qui garnit le susdit château
» et le susdit hôtel ;
» Quatrièmement, de cinquante actions du chemin de fer

» d'Orléans; de cinquante actions du chemin de fer de la
» Méditerranée; de cinquante actions du chemin de fer de
» l'Est; de cinquante actions du chemin de fer de l'Ouest,
» et, enfin, de cent actions du Crédit mobilier;

» Ont été estimés par experts, savoir:

» Ma terre en Bourgogne, un million cent neuf mille francs;

» Mon hôtel à Paris, un million trois cent mille francs.

» Je déclare les avoir vendus l'un et l'autre ce prix à
» M. Louis Adam... »

LA MARQUISE.

Des biens de famille! les avoir vendus!

LE JUGE DE PAIX, reprenant.

« ... A M. Louis Adam, par acte sous seing privé. J'en-
» tends que ledit acte soit maintenu et respecté après ma
» mort : telle est ma volonté expresse. Si un de mes héri-
» tiers y contrevenait, il serait, pour ce fait, déchu, lui et
» ses descendants, de sa part de succession... »

LA MARQUISE, interrompant.

Ces libéraux sont tous les mêmes, des despotes! Même après leur mort, ils ne peuvent supporter la contradiction.

LA BARONNE.

Léonie, n'interrompez donc pas!

LA MARQUISE.

Aglaé, c'est vous qui interrompez.

LE JUGE DE PAIX, reprenant.

« De sa part de succession. Mes biens ne sont grevés d'au-
» cune hypothèque. Je ne laisse à mes héritiers la charge
» d'aucune dette à payer. » (S'interrompant lui-même.) Voilà qui simplifie la position d'héritiers bénéficiaires! (Reprenant.) « La loi règle le partage des successions. Je n'ai aucun
» motif d'y déroger; mon frère, ma sœur et ma belle-sœur
» ayant tous les trois des enfants, ce que je donnerais aux
» uns, je l'ôterais aux autres... »

LA MARQUISE.

L'indignité! Déshériter son neveu! déshériter mon fils!!

LE COMTE.

Léonie, vous appelez déshériter votre fils ne pas dépouiller ses cousins pour lui donner leur part!

LA MARQUISE.

Est-ce que l'on peut comparer des situations dissemblables: la situation de mon fils à celle de ses cousins?

LE JUGE DE PAIX.

Vous avez là, madame, permettez-moi de vous le dire, une idée fixe qui est une idée fausse.

LA BARONNE.

Marquise, mon frère ne vous a jamais rien promis; il était donc parfaitement libre de disposer à son gré de sa fortune. Ne m'obligez pas de vous faire souvenir que je suis la sœur du comte de la Roche-Travers, tandis que vous n'en êtes que la belle-sœur; que vous n'appartenez à notre famille que par alliance.

LA MARQUISE.

Baronne de Gimécourt, ce que vous dites là n'est qu'une impertinence... J'appartiens à la famille par mon fils, qui en est le chef, et je porte le nom de la Roche-Travers... que vous ne portez pas.

ROGER.

Ma mère!

LA MARQUISE.

Taisez-vous, mon fils; voilà la seconde fois que vous m'interrompez.

LE COMTE.

Léonie!

LE JUGE DE PAIX, reprenant sa lecture.

« ... Ce que je donnerais aux uns, je l'ôterais aux autres,
» je me placerais ainsi entre deux risques: une ingratitude
» probable et une injustice certaine, c'est une responsabilité
» que ma conscience ne veut pas assumer... »

LA MARQUISE.

L'égoïste ! Je le reconnais bien à ces paroles-là.

LE COMTE.

Respectez, Léonie, la mémoire de mon frère.

LA MARQUISE.

Il n'a pas respecté la mémoire de ses aïeux.

LE JUGE DE PAIX, *reprenant.*

« ... Que ma conscience ne veut pas assumer. Ma volonté » est donc que mes neveux et mes nièces, au nombre de » dix-neuf, qu'il serait trop long et tout à fait inutile de » dénommer ici, héritent tous par portions égales après la » mort de leurs ascendants, sous la réserve des legs et des » pensions ci-après... »

LA MARQUISE.

Quels sont ces legs ?

LE JUGE DE PAIX.

Vous allez les connaître. (*Il reprend sa lecture.*) « Je lègue à » mon neveu Roger, marquis de la Roche-Travers, fils de » mon frère aîné... »

LA MARQUISE.

Ah !

LE COMTE.

Monsieur le juge de paix, lisez donc plus vite.

LA BARONNE.

Cette lecture ne finira jamais.

LE JUGE DE PAIX.

Est-ce ma faute, madame, si des interruptions fâcheuses la rendent interminable ?...

LA MARQUISE.

Vous voyez bien, Aglaé, que c'est vous qui interrompez toujours.

LA BARONNE.

Je n'ai fait qu'une seule observation.

LA MARQUISE.

C'est une de trop.

LE JUGE DE PAIX.

« ... Fils de mon frère aîné, premièrement, tous les por-
» traits de famille qui sont dans mon hôtel à Paris et dans
» ma terre en Bourgogne... »

LA MARQUISE, avec dédain.

Des tableaux hauts et larges de six pieds ! Où les placer ? qu'en faire ?

LA BARONNE.

Les conserver.

LE JUGE DE PAIX.

Mesdames, vous m'interrompez encore, vous m'interrompez toujours. (Il reprend sa lecture.) « ... Dans ma terre en Bour-
» gogne ; deuxièmement, la tabatière qui m'a été donnée
» par S. M. le roi Louis XVIII... »

LA MARQUISE.

Ce qui ne l'a pas empêché de prêter serment à Louis-Philippe.

LE COMTE.

Léonie, si vous continuez, ma sœur et moi nous allons nous retirer.

LA MARQUISE.

Vous êtes, Édouard, parfaitement libre de faire ce qui vous plaît.

LE JUGE DE PAIX, au Comte.

Ayez un peu de patience... Il n'y a plus que quelques lignes à lire.

« ... Par S. M. Louis XVIII. Je lègue à ma sœur Aglaé,
» baronne de Gimécourt, l'écrin de ma mère, racheté par
» moi à la mort de mon frère aîné... »

LA MARQUISE, avec amertume.

Des diamants et des perles valant plus de soixante mille francs !... tandis qu'il n'a légué à mon fils que des portraits sans valeur !

LA BARONNE.

C'est l'écrin de ma mère.

LA MARQUISE.

C'est l'écrin de la grand'mère de Roger.

LE JUGE DE PAIX.

« ... Je lègue à mon frère Édouard mes armes et ma bi-
» bliothèque.
» Je lègue à Jean Chevrier, quinze cents francs de pen-
» sion... »

LA MARQUISE.

Quinze cents francs de pension à un valet de chambre! quelle exagération!

ROGER.

Mais, ma mère, vous savez que Jean n'a jamais quitté mon oncle. Quand mon oncle était malade, c'était Jean qui le soignait jour et nuit.

LA MARQUISE.

C'était son devoir, il était payé pour cela.

LE JUGE DE PAIX.

« ... A Pierre Martel, six cents francs de pension... »

LA MARQUISE.

Son cuisinier!... Il était si gourmand!

LE JUGE DE PAIX.

« ... A Louis Dubuisson, six cents francs de pension... »

LA MARQUISE.

Son cocher! Il avait si peur de verser.

LE JUGE DE PAIX.

« ... A Joséphine-Louise-Rosalie, veuve Dupré, fille de
» Louis Perrot, jardinier de père en fils au château de la
» Roche-Travers, pour reconnaître son esprit d'ordre et son
» désintéressement, quinze cents francs de pension... »

LA MARQUISE.

Sa concubine! Que ne l'épousait-il avant de mourir?

ROGER.

Mme Dupré avait depuis quinze ans l'entretien de la lingerie et la conduite de la maison. Si mon oncle se fût marié et eût laissé des enfants, aucun de nous n'hériterait.

LE COMTE.

Ce que Roger dit là est vrai... il a raison.

LA MARQUISE.

Et moi, j'ai tort!

LE COMTE.

Oui, Léonie, vous avez tort. On ne diffame pas ceux dont on hérite, ou l'on n'hérite pas de ceux qu'on diffame.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas nouveau... j'ai entendu cela au théâtre, il y a vingt ans... quand j'y allais.

LE JUGE DE PAIX.

« ... A Eugène Dupré, mon filleul, âgé de seize ans, la » somme de dix mille francs... »

LA MARQUISE, *triomphante.*

Est-clair maintenant? Son filleul! dites son bâtard!

ROGER.

Mais s'il était vrai, ma mère, que ce jeune homme fût le fils et non pas seulement le filleul de mon oncle, est-ce que mon oncle, en mourant, ne se devait pas à lui-même de laisser à son fils la somme nécessaire pour lui ouvrir une carrière et lui assurer une existence?

LA MARQUISE.

Ce que vous soutenez là, mon fils, est une immoralité. De pareilles créatures n'ont droit à rien... qu'à être élevées en secret par leurs mères, si les mères en ont le moyen, et, si elles ne l'ont pas, qu'à être portées aux Enfants trouvés. Leur donner de l'instruction et un autre état qu'un état manuel, c'est ajouter à leur malheur, car c'est leur apprendre à sentir toute la différence, toute la distance qui existe de nous à eux...

LE JUGE DE PAIX.

Je suis fâché, madame, d'être obligé de vous dire que ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'entamer de pareilles thèses.

LA MARQUISE.

Monsieur le juge de paix, vous êtes ici pour lever des scellés, et non pour en mettre sur les lèvres de qui a le droit de dire ce qu'il pense.

LE JUGE DE PAIX.

C'est une liberté, madame, que vous aurez tout entière dès que j'aurai accompli la tâche que m'imposent mon mandat et mes fonctions. (Il reprend sa lecture.) « ... La somme » de dix mille francs, laquelle somme sera divisée en cinq » annuités de deux mille francs, destinées à subvenir à ses » frais d'études et à ses dépenses d'entretien jusqu'à l'âge » de sa majorité. »

LA MARQUISE.

Quelle touchante sollicitude paternelle! C'est édifiant! Et combien pour la dot de ce cher enfant?

LE JUGE DE PAIX.

Sur ce point, madame, le testament garde le silence.

LA MARQUISE.

En vérité, c'est dommage!

LA BARONNE.

Si le filleul de mon frère eût été son fils, mon frère ne se fût pas borné à un legs de dix mille francs.

LA MARQUISE.

Il était si avare!

LE COMTE.

S'il n'eût pas été économe, s'il nous eût imité, ce qu'il eût dépensé en plus il nous l'eût laissé en moins.

LA MARQUISE.

Il fallait bien qu'il le laissât... Est-ce qu'il pouvait l'emporter? Le beau mérite, et quel gré nous devons lui en savoir!

LE JUGE DE PAIX.

« ... J'institue mon frère Édouard, vicomte de la Roche-
» Travers, qui héritera à ma mort du titre de comte de la
» Roche-Travers, mon légataire universel et mon exécuteur
» testamentaire. »

LA MARQUISE.

C'était mon fils qui aurait dû l'être.

LE JUGE DE PAIX.

Le défunt a fait passer le frère avant le neveu. C'était son droit.

LA MARQUISE.

Le devoir passe avant le droit. Mon fils est le chef de la famille.

LE COMTE.

Monsieur le juge de paix, ma sœur et moi nous vous demandons pardon...

LE JUGE DE PAIX.

De quoi donc ?

LE COMTE.

De ces interruptions sans nombre et des réflexions que vous avez été contraint d'entendre.

LE JUGE DE PAIX.

J'y suis accoutumé... C'est ce que j'entends toutes les fois que je suis appelé par mes fonctions à lever les scellés apposés après un décès, quand il y a des héritiers, soit en ligne directe, soit en ligne collatérale.

LA BARONNE.

Je vous plains.

LE JUGE DE PAIX.

Les héritiers ne pensent jamais qu'à eux ; jamais ils ne se souviennent de celui dont ils héritent que pour l'accuser... Règle générale : les morts qui ont plus d'un héritier ont toujours tort.

LA MARQUISE.

Est-ce qu'avant d'être la belle-sœur de mon beau-frère

décédé et de mon beau-frère vivant, est-ce qu'avant d'être la tante de mes neveux, je ne suis pas la mère de mon fils? Est-ce que le jour où je mourrai et où il héritera de moi, lui aussi ne pensera pas à ses enfants plus qu'à sa mère? Est-ce que ce n'est pas l'ordre naturel des choses?

LE JUGE DE PAIX.

C'est vrai. Il en a toujours été ainsi depuis que l'héritage existe, et il en sera toujours ainsi tant qu'il existera.

LA BARONNE, au Juge de paix, qui se lève et va se retirer.

Vous avez fini, monsieur le juge de paix?

LE JUGE DE PAIX.

Oui, madame, dans cette pièce.

LA BARONNE.

Nous sortons avec vous... Adieu, Roger.

ROGER.

Adieu, ma tante.

LA BARONNE, au Comte.

Donne-moi le bras, Édouard.

LE COMTE. Il donne le bras à sa sœur et tend la main à Roger.

Tu m'assisteras, Roger...

ROGER.

A vos ordres, mon oncle.

(Ils se retirent tous, moins la Marquise et Roger.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, ROGER.

LA MARQUISE.

Quelle pie-grièche que votre tante! Quelle poule mouillée que votre oncle! Ces héritiers se ressemblent tous!... Une meute à la curée!... Ils sont d'une avidité qui révolte l'esprit et dégoûte le cœur!... M'insulter ainsi!... Et vous, mon

fils, vous laissez votre tante injurier votre mère sans la défendre !...

ROGER.

Que vouliez-vous que je fisse, ma mère ?

LA MARQUISE.

Est-ce à moi de vous l'apprendre ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. ADAM, CAROLINE, LE BARON.

LE BARON.

Vous ici, marquise !

LA MARQUISE.

Vous ici, baron !

LE BARON.

Marquise... M. Adam, mon excellent ami, et sa charmante fille, Mlle Caroline Adam...

Adam, mon excellent ami... Mme la marquise de la Roche-Travers, et son fils, le marquis Roger de la Roche-Travers... des alliés à moi... presque des parents.

Maintenant que la présentation est faite des deux parts, je vous dirai, marquise, qu'un imbécile de domestique...

LA MARQUISE.

Claude ?

LE BARON.

Non, un autre... nous avait affirmé, à mon excellent ami, à sa charmante fille et à moi, qu'il n'y avait plus personne dans ce salon, ni parents, ni notaires, ni avoués. C'est sur cette affirmation que mon ami a consenti à entrer pour montrer à sa charmante fille la place de la porte de communication qu'il a hâte de faire percer ; car vous savez, marquise...

LA MARQUISE.

Je sais tout, baron ; je sais que M. Adam a eu la précaution

d'acquérir secrètement de mon beau-frère, avant sa mort, l'hôtel et la terre de la Roche-Travers. Dans cette manière ingénieuse d'écarter la concurrence, tout le monde a reconnu l'habileté du millionnaire...

ADAM, avec dignité.

Vous parlez d'habileté, madame! Je vous assure que je n'y en ai mis aucune, et que j'ai été guidé dans cet achat par un tout autre motif que celui d'écarter une concurrence que je ne redoutais point au prix que j'ai payé l'hôtel et le château.

CAROLINE, vivement.

Ah! oui, madame, ce que vous dit papa est bien vrai!

LE BARON, bas à Caroline.

Vous venez de dire *papa*. (Haut à la marquise.) Non, vous ne savez pas tout, marquise; ce que vous ne savez pas, c'est que mon excellent ami Adam, le meilleur des amis, est aussi le meilleur des pères. Il adore sa fille... qui est adorable... Il ne veut pas se séparer d'elle, et c'est pour continuer de l'avoir toujours près de lui qu'il a acheté l'hôtel de la Roche-Travers. Au moyen d'une porte qu'on ouvrira ici dans cette pièce (Il marque la place.) et en jetant par terre le mur mitoyen qui est dans la cour, les deux hôtels contigus, construits autrefois par le même architecte sur les mêmes plans, n'en feront plus qu'un... qui sera le plus grand et le plus beau de tout Paris. C'est moi qui le déclare, moi qui ai mené la négociation avec ce cher comte défunt, qui était loin de se douter qu'il mourrait dans la même année. Les coups de sang sont à la mode.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas surprenant qu'il soit mort d'un coup de sang! Il mangeait tant! Ah! c'est vous, baron, qui avez noué cette négociation?

LE BARON.

Oui, le comte avait commencé par refuser; puis il a réfléchi que c'était là une bonne occasion, qui peut-être ne se

représenterait plus; il s'est ravisé et c'est alors lui qui, dans l'intérêt de ses héritiers, m'a prié de voir mon excellent ami Adam et de lui dire qu'il était prêt à vendre son hôtel à trois conditions.

LA MARQUISE.

Lesquelles?

LE BARON.

Premièrement, qu'on achèterait la terre en même temps que l'hôtel, l'un et l'autre à dire d'experts; deuxièmement, que la vente se ferait par actes sous seings privés et demeurerait secrète.

LA MARQUISE.

Il faut vous rendre justice, baron... ce secret, vous l'avez bien gardé, car même à moi... à moi... vous n'en avez rien dit.

LE BARON.

C'était un secret d'affaires. Si j'avais commencé par manquer de discrétion, de quel droit me serais-je plaint ensuite que le second confident ait trahi le secret que le premier n'avait pas su garder? Est-ce vrai, marquise?

LA MARQUISE.

Je ne blâme pas votre discrétion, je la constate.

LE BARON, avec fatuité.

Vous la connaissiez.

LA MARQUISE, avec embarras.

Oui, je la connaissais... mais je ne croyais pas qu'elle fût à l'épreuve de dix ans de confiance... Le premier secret que j'aurai, comptez que vous en serez le dépositaire.

LE BARON.

Soit, mais à une condition.

LA MARQUISE.

Laquelle?

LE BARON.

Que je serai le seul, car dès qu'on prend un second confident, on compromet le premier. N'est-ce pas, Adam?

ADAM.

On ne le compromet pas, on le dégage; car si l'un des deux confidents a manqué de discrétion, il peut toujours s'en défendre et accuser l'autre.

LE BARON.

D'un côté, le comte ne voulait pas que ses amis apprissent qu'il avait vendu son hôtel et sa terre; il craignait les interprétations; on eût peut-être dit qu'il avait joué à la Bourse et qu'il s'y était ruiné; d'un autre côté, il voulait épargner à ses héritiers les frais, les lenteurs, enfin toutes les épines d'une licitation émaillée de mineurs.

LA MARQUISE.

Et la troisième condition, baron? Vous ne l'avez pas dite.

ADAM.

Madame la marquise a une mémoire que j'admire.

LE BARON.

En effet, j'oubliais la troisième condition : c'est que l'entrée en jouissance de l'acquéreur n'aurait lieu qu'après la mort du vendeur. Les trois conditions ont été ponctuellement observées des deux parts : l'expertise a été régulièrement faite; enfin le tout, hôtel et château, a été estimé par les experts deux millions quatre cent neuf mille francs; je néglige les centimes que ces messieurs ne manquent jamais de mettre. Et c'est le tout que mon excellent ami Adam donne en dot à sa fille.

LA MARQUISE, vivement et se radoucissant.

A cette charmante personne!... Est-il vrai, monsieur Adam, que vous lui donnez en dot l'hôtel et la terre de la Roche-Travers?

ADAM.

Cela est parfaitement vrai.

CAROLINE.

Et mon père ne vous dit pas tout, madame... Papa est si bon!...

LE BARON, bas à Caroline.

Papa!

CAROLINE.

Comme il prétend que l'hôtel coûtera et ne rapportera rien, que la terre rapportera très-peu, parce qu'il y a des taillis qu'il faudra laisser grandir sans les couper, il y ajoute encore une inscription de deux cent mille francs de rente... N'est-ce pas, madame, que c'est trop? Dites-le-lui donc...

ADAM.

Chère enfant! n'es-tu pas toute ma joie? Si je te donnais moins, en serais-je plus riche?

CAROLINE.

Plus de six millions de dot!

ADAM.

Puisque je peux te les donner, pourquoi te les laisserais-je attendre jusqu'à ma mort?

CAROLINE.

Ah! papa, ne prononcez donc pas ce mot si triste qui gâte tout mon bonheur.

LE BARON, bas à Caroline.

Vous venez encore de dire *papa.*

CAROLINE, au baron.

Une autre fois, je ne le dirai plus, je dirai mon père.

LA MARQUISE.

Mais le futur mari de mademoiselle votre fille est donc bien riche?

LE BARON.

Il n'a rien.

LA MARQUISE.

Alors il a un nom!... Il a une position!... Il a une famille!...

ADAM.

Il a une famille... ses parents sont cultivateurs... Il a un

nom... il se nomme Rodrigues... Il a une position... il est ingénieur des ponts et chaussées. C'est vrai qu'il n'a que son traitement, mais il a dépendu de lui de faire fortune. Une grande Compagnie de chemin de fer...

LE BARON, à la Marquise en lui montrant Adam.

Celle qu'il préside et dont il m'a fait nommer membre du Conseil d'administration.

ADAM, reprenant.

Une grande Compagnie de chemin de fer lui avait proposé de se l'attacher et lui avait offert des avantages considérables. Il les a refusés parce qu'il n'a pas voulu abandonner un travail aussi ingrat que difficile que lui avait confié l'État. Les anciens élèves de l'École polytechnique ne sont pas faits comme les autres hommes. Ce sont les centaures de ce temps-ci. Ils ont une tête de savant sur un corps de soldat. Impossible de les faire transiger sur une question dès qu'ils l'ont érigée en point d'honneur. Aussi dit-on qu'ils ont l'esprit faux. Je ne prétends pas le contraire. Mais ce qui, dans certains cas, serait une objection, dans d'autres cas devient une garantie. Je suis bien sûr que ni par avidité ni par vanité Rodrigues ne risquera ni ne dissipera sa fortune.

LA MARQUISE.

Dites la fortune de sa femme.

ADAM.

Le mari est le chef de la communauté.

LA MARQUISE.

Comment! vous, monsieur Adam, un homme d'affaires si consommé, donnant à votre fille une si grande fortune, vous ne la mariez pas sous le régime dotal!

ADAM.

Est-ce que si j'avais le moindre doute sur le caractère de mon futur gendre, je lui donnerais ma fille? Est-ce que le

bonheur de mon enfant ne m'importe pas mille fois plus que la conservation de sa dot?

(Caroline embrasse son père.)

LA MARQUISE.

J'avoue que je ne connais aucun père, monsieur Adam, qui pense et agisse avec cette générosité sans bornes. Je m'en étonne d'autant plus qu'enfin l'on peut vous dire, sans risquer de vous blesser, que votre immense fortune vous ne la devez qu'à vous seul.

ADAM.

Et à un associé...

LA MARQUISE.

Qui donc?

ADAM.

Au plus habile de tous.

LA MARQUISE.

Son nom?

ADAM.

Le bonheur.

LA MARQUISE.

En vérité, monsieur Adam, vous êtes le premier homme...

LE BARON.

Ah! marquise, quel jeu de mots!

LA MARQUISE, au Baron.

Involontaire. (A Adam.) Monsieur Adam me le pardonnera... Je disais donc que vous êtes le premier homme que j'aie vu traiter si légèrement les millions.

ADAM.

De quel droit les traiterais-je autrement qu'ils m'ont traité?

LA MARQUISE.

Mais est-ce que Mme Adam pense exactement comme vous? Je ne comprendrais pas qu'une mère, ayant une fille si charmante, si bien faite pour aller dans le monde, pour y briller, pour y réussir, n'ait pas pour sa fille toutes

les prétentions. Est-ce que ce mariage est irrévocablement décidé ? Est-ce que Mme Adam y a donné son consentement?

ADAM.

A moitié... La fortune qu'on amasse n'est point le bonheur, pas plus que le talent qu'on acquiert n'est le génie. Ma femme n'a pas encore tout à fait les mêmes idées que moi, mais elle les aura. Je ne les ai pas eues tout de suite. Elles lui viendront comme elles me sont venues. Il faut laisser à l'ivresse du succès, comme à toutes les ivresses, le temps de se dissiper.

LA MARQUISE.

Vous dites donc que Mme Adam eût préféré un tout autre mariage ?

ADAM.

Oui, j'en conviens... ce projet de mariage a commencé par la contrarier.

LA MARQUISE.

S'il la contrarie, pourquoi y persister ?

ADAM, gaiement.

Ce n'est pas ma femme que je marie...

LA MARQUISE.

Je le pense bien.

ADAM.

C'est ma fille.

LA MARQUISE.

Mais la vôtre est aussi la sienne... Une mère ne peut jamais vouloir que le bonheur de sa fille... ou... de son fils.

ADAM.

Sans doute... mais elle peut se tromper.

LA MARQUISE.

Un père est-il donc plus infaillible ?

ADAM.

Il y voit souvent plus clair. Ainsi, que de brillantes pro-

positions d'alliance m'ont été adressées, — je puis le dire ici devant Caroline avec ce correctif, — non pour sa petite main, mais pour sa grosse dot, et que j'ai eu raison d'écarter !

LA MARQUISE.

Qui vous le prouve ?

ADAM.

La conduite qu'ont tenue les beaux-fils dont je n'ai pas voulu... Avant le dernier quartier de la lune de miel, ils battaient la femme et mangeaient la dot.

LA MARQUISE.

Ça prouve contre ceux-là ; mais ça ne prouve rien contre d'autres que vous eussiez pu choisir et qui vous eussent donné toutes garanties.

ADAM.

Je n'en connais qu'une seule... pour un père.

LA MARQUISE.

Laquelle ?

ADAM.

Avoir vu de près élever et s'élever l'homme à qui le père confie la destinée de sa fille. Or, j'ai vu Rodrigues sortir de l'École polytechnique au moment où Caroline devait entrer dans une maison de commerce pour y tenir les livres.

LA MARQUISE.

Mademoiselle votre fille, tenir des livres de commerce !

ADAM.

Oui, cette jeune héritière maintenant si élégante... Caroline et Rodrigues se connaissent depuis longtemps.

LA MARQUISE.

Certainement c'est là une garantie, mais ce n'est pas la seule... Il ne suffit pas que la femme et le mari s'aiment et s'estiment... On ne vit pas uniquement pour soi ; on vit aussi pour le monde... quand on a une grande fortune ou...

un grand nom. Et Mme Adam, que pensait-elle des propositions de mariage que vous avez rejetées ?

ADAM.

Oh ! je me suis bien gardé de lui en parler.

LA MARQUISE.

On accuse les femmes d'être dissimulées ! Qu'y a-t-il de plus dissimulé qu'une femme ?

ADAM.

Deux femmes.

LA MARQUISE.

Non... un homme...

ADAM.

Madame la marquise me fait l'honneur de m'attaquer.

LA MARQUISE.

Je ne vous attaque pas... je me défends... je défends les femmes... je défends Mme Adam... (A Caroline.) Dites à votre mère, mademoiselle, que je l'ai défendue vigoureusement. (A Adam.) Oui, je défends Mme Adam, que j'ai le regret de ne pas connaître... Vous êtes bien heureux, monsieur Adam que je ne la connaisse pas !

ADAM.

Pourquoi donc ?

LA MARQUISE.

Parce que je me serais mise avec elle contre vous, qui n'êtes pas seulement, je le vois, un mari sournois, mais encore un père terrible.

CAROLINE.

Oh ! oui, madame, bien terrible !

LA MARQUISE, à Adam.

De votre propre aveu, le consentement que Mme Adam ne vous a donné qu'à demi, elle ne vous l'eût pas donné du tout, si vous ne lui aviez rien laissé ignorer, et si elle avait eu la liberté du choix. Il est clair que c'est vous seul qui

avez eu la pensée de ce mariage, et que c'est vous seul qui le voulez.

ADAM.

Non, c'est ma fille qui, la première, en a eu l'idée. N'est-ce pas, Caroline, c'est toi qui le veux ?

CAROLINE.

Oh ! certainement, papa.

LE BARON, bas à Caroline.

Encore *papa !*

LA MARQUISE.

Alors, c'est un mariage d'inclination ?

ADAM.

C'est surtout un *mariage de confiance.*

LA MARQUISE.

Comment ?

ADAM.

Parce que c'est un gendre dont je suis sûr. Celui-là, le lendemain, ne sera pas un gendre honteux.

LA MARQUISE.

Qu'appelez-vous un gendre honteux ?

ADAM.

J'appelle ainsi un gendre qui n'ose avouer son beau-père, sa belle-mère ; qui est embarrassé d'eux, et qui n'a qu'une pensée : s'en débarrasser... Le gendre dont je parle n'aura jamais le désir de les séparer de leur fille... qui est tout leur bonheur.

LA MARQUISE.

Très-bien... mais avouez que ce n'est pas elle que vous mariez, que c'est vous... c'est un mariage indissoluble contracté entre gendre et beau-père.

ADAM.

Oui, c'est un peu vrai, je l'avoue ; mais puisque vous voulez bien, madame la marquise, recueillir mes aveux,

j'avouerai tout; j'avouerai mon égoïsme, j'avouerai que le mariage projeté serait déjà à l'état de fait accompli, si je n'eusse pas été retenu par un détail d'intérieur... par la crainte que ma fille, en se mariant, n'habitât plus sous le même toit que son père, et que je ne pusse continuer à la voir tous les jours. Il n'y a plus d'obstacle; il a disparu, puisqu'il n'y a qu'une porte à ouvrir pour communiquer de cet appartement, qui sera l'appartement de ma fille, avec le nôtre qui est là. (Il montre la place.) C'est moi qui faisais traîner le mariage; c'est moi maintenant qui vais l'accélérer.

(Il se tourne du côté de sa fille, qu'il semble interroger du regard.)

LA MARQUISE.

Vous y réfléchirez?

ADAM, à Caroline.

Tu ne dis rien?

CAROLINE.

Je dis, mon père, que je t'aime bien et que jamais je n'eusse voulu d'un mari qui m'eût séparée de toi.

LE BARON, bas à Caroline.

A la bonne heure!... cette fois, vous n'avez pas dit *mon papa,* vous avez dit *mon père.*

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE VALET DE PIED.

LE VALET.

Madame la marquise, M. le juge de paix et les notaires ont fini leur travail... Les voilà qui s'en vont.

LA MARQUISE, au Valet.

C'est bien, qu'ils s'en aillent! (A M. Adam.) Maintenant, je n'ai plus aucun droit de rester ici; je me retire, monsieur Adam, pour vous laisser chez vous.

ADAM.

Chez moi !... je n'y suis pas encore; mais quand j'y serai, permettez-moi, madame la marquise, d'espérer que nous aurons l'honneur de vous recevoir dans cet hôtel où vous laissez de précieux souvenirs.

LA MARQUISE.

Que je serai charmée d'y retrouver quelquefois... Oui certainement, monsieur Adam, mon fils et moi nous viendrons vous y voir... Point de rancune, n'est-ce pas?...

ADAM.

Et de quoi donc, madame ?

LA MARQUISE.

D'une première impression que j'ai eue et que j'ai témoignée trop vivement peut-être... mais elle s'est complétement effacée. Maintenant, je reconnais, monsieur Adam, que vous avez autant de loyauté que d'habileté.

ADAM.

L'une est la moitié de l'autre. La loyauté sans l'habileté, c'est le volé; l'habileté sans la loyauté, c'est le voleur.

LA MARQUISE, à Caroline.

Mais savez-vous que votre père a beaucoup d'esprit !

CAROLINE.

Si je le sais, madame ! Il a autant d'esprit que de cœur.

LA MARQUISE, à Caroline en lui tendant la main.

Soyez très-heureuse, chère enfant !... Ah ! pardonnez-moi ce nom qui m'a échappé... Oui, soyez très-heureuse dans cet hôtel où j'ai été mariée, dans ce château où mon fils est venu au monde... (A Roger.) Mais regardez donc, Roger, comme Mlle Adam est charmante ! quel air distingué ! (Roger fait un signe d'acquiescement. — A Adam.) Monsieur Adam, puisque nous nous quittons bons amis, quoique ennemis, donnez-moi aussi la main. (Elle lui tend la main.) Vrai, je me retire

contente que, du moins, ce soit vous, un homme de cœur et d'esprit, qui possédiez cet hôtel et ce château qui ont si longtemps porté notre nom.

ADAM.

Ils le porteront encore, ils le porteront toujours.

LA MARQUISE.

Je l'espère bien. (Au baron.) Baron, venez me voir ce soir à neuf heures. J'ai à causer avec vous de choses graves.

LE BARON.

Je n'y manquerai pas, chère marquise; ce soir, je suis libre... il n'y a pas Conseil d'administration.

(La Marquise sort avec Roger. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Salon simple, sans luxe et sans élégance.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE en demi-deuil, LE BARON.

LA MARQUISE.

La petite a-t-elle eu un peu de succès au bal costumé des d'Ayguzon ?

LE BARON.

Beaucoup... à n'y pas croire.

LA MARQUISE.

Y paraissait-elle embarrassée?

LE BARON.

Nullement.

LA MARQUISE.

L'argent donne tant d'aplomb.

LE BARON.

Ce n'était pas de l'aplomb, c'était de l'aisance?

LA MARQUISE.

Et la mère?

LE BARON.

Elle s'effaçait.

LA MARQUISE.

Et le père?

LE BARON.

Il n'y était pas; il avait refusé d'y accompagner sa femme et sa fille... C'est moi qui, en ma qualité de membre du

Conseil d'administration présidé par le père, leur donnais le bras pour entrer.

LA MARQUISE, avec étonnement.

Ah! il n'y était pas... il ne se doute de rien?

LE BARON.

De rien.

LA MARQUISE.

Il ne se doute pas que c'est moi qui ai fait inviter sa femme et sa fille à ce bal, où mon deuil m'a empêchée d'aller...

LE BARON.

Il croit que c'est moi, et il m'en veut un peu...

LA MARQUISE.

Et qu'y disait-on de leur présence?

LE BARON.

On a commencé par s'en étonner, puis on a fini par l'y trouver toute simple. De l'un à l'autre, on se disait que la duchesse avait deux fils à marier; tout s'expliquait ainsi tout naturellement sans y rien ajouter.

LA MARQUISE.

Très-bien, car il importe que personne au monde ne se doute que je veux la faire épouser à Roger... pas même Roger. Il sera toujours assez tôt de le lui annoncer. Il y a tant d'ennemis et de méchants... même dans notre monde. C'est tout simple : il s'appauvrit tandis que la plèbe s'enrichit. Dans vingt ans, il n'y aura plus d'autres riches que ceux qui auront fait eux-mêmes leur fortune.

LE BARON.

Il faut bien en prendre son parti, c'est ce que j'ai fait. Je hurle avec les loups et je touche mes jetons de présence. Je ne dis pas : A la guerre comme à la guerre; je dis : A la Bourse comme à la Bourse. Vous parlez de vingt ans!... eh bien! dans vingt ans, on fera ce qu'on fait aujourd'hui:

on se mariera ; la noblesse cherchera la richesse et la richesse cherchera la noblesse.

LA MARQUISE.

Ah ! ce que j'en fais, baron, c'est pour mon fils et surtout pour mes petits-fils. Si vous saviez ce qu'il m'en coûte !

LE BARON.

Je le sais... moi qui vous sais par cœur.

LA MARQUISE.

Le marquis de la Roche-Travers! mon fils! épouser une Mlle Adam... ce n'est rien. En l'épousant, il l'anoblit. Épouser toute la famille Adam, père, mère, beaux-frères, belles-sœurs, neveux, nièces, cousins, cousines, toute la tribu des Adam... ce n'est encore rien ! Mais aller au-devant de tous ces gens-là, leur sourire, leur serrer la main, les ménager, peser tous ses mots, les flatter sans qu'ils s'en défient, — précaution qu'on ne se donne pas la peine de prendre même pour des rois ! — faire enfin tout ce que je suis obligée de faire pour nouer ce mariage, écarter le prétendu, éblouir la jeune fille, éveiller la vanité de la mère, endormir l'orgueil du père qui a le plus intraitable des orgueils... celui qui consiste à paraître n'en avoir aucun quand on les a tous !... Oh ! quelle lourde tâche je me suis donnée là !

LE BARON.

C'est comme moi quand j'ai accepté de faire partie de leur Conseil d'administration.

LA MARQUISE.

Oh ! vous, c'est bien différent... rien ne vous y forçait.

LE BARON.

Et mes scélérats de pur-sang ! ne les comptez-vous pour rien ? Ils me ruinent. Il faut que je glane de l'avoine pour les nourrir. *Glaner* est le mot, car c'est à peine si j'ai ramassé cette année deux cent mille francs, tandis qu'Adam a moissonné, lui, plus de trois millions.

LA MARQUISE.

Trois millions !

LE BARON.

Oui, trois millions. Mais dès qu'il n'y aura plus ni fusions ni primes, je me retire... C'est aussi ce que vous ferez ; vous vous retirerez dès que vous n'aurez plus besoin d'eux, dès qu'ils n'auront plus besoin de vous, et vous n'aurez plus besoin d'eux une heure après que le contrat aura été signé... Une heure après que le contrat aura été signé, ce serait peut-être encore trop tôt... mais une heure après que le mariage aura été célébré.

LA MARQUISE.

Il le serait déjà... si vous y aviez mis plus de zèle, lié comme vous l'êtes dans la maison des Adam ! Ils ne peuvent se passer de vous, vous leur êtes indispensable. S'ils ne vous avaient pas, que deviendraient-ils, les pauvres gens, avec leurs millions ? Est-ce que ce serait le père Adam qui apprendrait à la mère Adam ce qu'il est d'usage de faire et surtout de ne pas faire, de dire et surtout de ne pas dire ? Est-ce que ce serait le père Adam qui conduirait au bal sa femme et sa fille ? C'est vous-même qui me l'avez dit : Il se lève pour travailler à l'heure où elles rentrent pour se coucher, et il se couche à l'heure où elles s'habillent pour sortir.

LE BARON.

C'est parfaitement vrai... Rien n'a pu le corriger de l'habitude de travailler comme un manœuvre et de dormir comme un paysan, ni les plaisanteries de sa femme et de sa fille, ni les miennes. Le croiriez-vous ? je lui ai proposé de le présenter au Jockey-Club, où il se serait formé ; je lui garantissais son admission ; eh bien ! il n'a pas voulu y consentir, il aime mieux se plonger dans son lit à dix heures du soir.

LA MARQUISE.

Vous savez que c'est samedi, décidément, que les Bassi-

pouloff ouvrent leur nouvel hôtel aux Champs-Élysées et donnent leur grande fête. Voici le billet d'invitation pour vos amis. Oh! ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à l'obtenir! Je me suis assurée que les jeunes d'Ayguzon y seraient. Faites en sorte que l'un d'eux danse encore cette fois avec la petite.

LE BARON.

Pourquoi?

LA MARQUISE.

Pour qu'on dise le lendemain que le mariage est convenu, que la corbeille est achetée, que le trousseau est commandé.

LE BARON.

Mais je ne comprends pas, marquise, quel intérêt vous avez à ce qu'on dise que Joseph ou Xavier d'Ayguzon épouse Mlle Caroline Adam.

LA MARQUISE.

Comment, baron, vous ne comprenez pas que cela sert nos projets! D'abord, cela fait entrer encore plus avant dans l'esprit de la mère l'idée d'un tout autre mariage pour sa fille que le mariage que nous avons entrepris d'empêcher; puis, cela doit amener une explication décisive entre le père et la mère Adam. Le père Adam dira que ce bruit de mariage sans fondement compromet sa fille; la mère Adam lui répondra en cherchant tout ce qu'il y a évidemment de disproportionné entre six millions de dot et douze mille francs de traitement. Dès qu'elle cherchera, elle trouvera; dès qu'elle aura trouvé, la brèche sera faite dans la place et nous y entrons.

LE BARON.

Mais les d'Ayguzon?

LA MARQUISE.

Aussitôt qu'ils apprendront que ce bruit de mariage a couru, ils n'auront rien de plus pressé que de le démentir,

et ils le feront en termes qui blesseront vivement la susceptibilité de la famille Adam.

LE BARON.

Mais si, au contraire, ce bruit allait donner aux d'Ayguzon l'idée d'en faire une vérité ?

LA MARQUISE.

Oh ! il n'y a pas de danger ; les d'Ayguzon sont trop riches pour se mésallier.

LE BARON.

Mais si le désir les prenait de devenir plus riches encore. Vingt millions sont un bon appoint !

LA MARQUISE.

Tels que je les connais, je vous le répète, baron, il n'y a pas de danger. Leur noblesse est de trop fraîche date et ils en sont trop vains. Ils ne voudraient, à aucun prix, s'exposer par ce mariage au risque d'entendre rappeler qu'ils ne sont nobles que parce qu'ils ont eu pour aïeule maternelle une maîtresse de Louis XV, et qu'ils ne sont riches que parce qu'ils ont eu pour oncle un traitant. Aussi rien ne pourra-t-il les offenser plus gravement que ce bruit de mésalliance ; ils feront à coup sûr un éclat ; c'est sur cet éclat que je compte pour le mariage de Roger avec la petite.

LE BARON.

Comment ?

LA MARQUISE.

Votre bon ami Adam se répandra en reproches amers contre le monde tel qu'il est fait, contre sa femme qui a voulu, malgré lui, y faufiler sa fille, contre l'amour-propre excessif des mères, contre l'esprit de caste... que sais-je ! Tous ces reproches, vous les recueillerez...

LE BARON.

Eh ! bon Dieu ! qu'en ferai-je ?

LA MARQUISE.

Vous vous apitoierez, comme il convient, en pareil cas, à un ami de s'apitoyer. Vous vous apitoierez sur le tort grave causé à la jeune personne par ce bruit malveillant, sur la position fausse et presque ridicule que cela fait tout particulièrement au père, à qui le monde attribue d'absurdes prétentions d'alliance que certainement mieux que personne vous savez qu'il n'a pas, direz-vous, mais que les apparences donnent lieu de supposer...

LE BARON.

Après ?

LA MARQUISE.

Vous ajouterez que dans tout Paris il n'est question que de la façon dédaigneuse dont les d'Ayguzon ont repoussé la main de Mlle Caroline Adam; que vous avez beau certifier que cela est faux, positivement faux, absolument faux; que vous avez beau répéter que c'est un bruit sans fondement; que plus vous insistez et moins on veut vous croire. Vous conclurez en l'engageant à prendre sans retard un parti qui ferme la bouche à la malveillance.

LE BARON.

Il me répondra que son parti est tout pris et son moyen tout prêt : le mariage de sa fille avec messire Rodrigues.

LA MARQUISE.

Oui, en effet, c'est cela qu'il vous répondra; mais vous êtes son ami : vous répliquerez que ce mariage, parfaitement simple, parfaitement sensé, parfaitement honorable, il y a trois mois, auquel tout le monde eût encore applaudi il y a huit jours, serait maintenant un mariage impossible, insensé, qui couvrirait de ridicule et de confusion père, mère et fille ; qu'on dira que c'est un pis-aller, un mariage de dépit et de désespoir; que Mlle Adam n'épouse M. Rodrigues que parce que personne de bien né n'a voulu de la fille d'un boursier...

LE BARON.

Le mot est dur.

LA MARQUISE

Raison de plus pour le dire.

LE BARON.

Je le dirai.

LA MARQUISE.

Le père Adam vous répondra que cela lui est égal (ce ne sera pas vrai); qu'il est indépendant du monde; qu'il méprise l'opinion... Vous le laisserez déblatérer sans l'interrompre. Le coup aura porté... En tout cas, s'il a glissé sur le cœur du père, il ne glissera pas sur le cœur de la mère... C'est alors, baron, que vous vous frapperez le front comme on se le frappe dans les comédies, quand à l'heure suprême il en jaillit une idée lumineuse... La mère Adam vous interrogera. Vous lui direz que vous avez un moyen de tout réparer, de tout sauver, de donner au monde la leçon qu'il a méritée, de déjouer la malveillance, de paralyser la langue des envieux, et surtout d'écraser les d'Ayguzon... Appuyez bien sur ces mots : ÉCRASER LES D'AYGUZON... Quel est ce moyen ? vous demandera Mme Adam... Vous lui répondrez: C'est de marier votre fille avec le marquis de la Roche-Travers, le fils de ma meilleure amie...

LE BARON.

Mais les Adam, même ainsi acculés dans une situation extrême, ne jetteront pas la main de leur fille à la tête de votre fils... Leur premier mot sera qu'il n'a jamais songé à elle.

LA MARQUISE.

Ils se connaissent ! ils se sont vus une fois.

LE BARON.

... Qu'il n'a fait aucune démarche autorisant à penser qu'il serait heureux de ce mariage.

LA MARQUISE.

Puériles objections ! Il vous sera si facile de les réfuter, que je considérerais comme une injure de vous dicter la réponse. Le thème est tout fait... Parlez... Que direz-vous à vos amis ?

LE BARON.

Je leur dirai que puisqu'ils ont fait passer dans la famille Adam l'hôtel et le château de la Roche-Travers, il faut qu'ils complètent l'œuvre en y faisant passer aussi le nom et le titre ; que ce sera un mariage doublement heureux, puisqu'il donnera ainsi à leur fille la couronne de marquise et qu'il rendra à votre fils le patrimoine de ses ancêtres.

LA MARQUISE.

Après ?

LE BARON.

Que ce serait aller au devant de votre vœu le plus cher, et que si vous n'en avez rien laissé percer, c'est uniquement par un sentiment de convenance qui vous honore et qu'ils doivent apprécier.

LA MARQUISE.

Après ?

LE BARON.

J'insisterai sur la nécessité d'allier aux noms anciens les fortunes nouvelles.

LA MARQUISE.

Après ?

LE BARON.

C'est tout. Que voulez-vous que je dise de plus ? Mais, si je parviens à décider la fille par la mère et le père par la fille, êtes-vous bien sûre de la soumission de votre fils ?

LA MARQUISE.

Encore une fois, ne vous en occupez pas ; c'est mon af-

faire. Avant tout, l'honneur du nom qu'il porte. Ce nom ne doit pas s'éteindre dans la misère.

(La pendule sonne trois heures.)

LE BARON.

Vous êtes la raison même ; quand je vous écoute, c'est elle qui parle.

LA MARQUISE.

Point de fadeurs... le temps des fadeurs est passé entre nous... ce n'est pas la raison qui parle, c'est l'honneur qui veille. D'ailleurs, cette petite, je ne le cache pas, m'a plu tout de suite. Ce serait là une charmante bru à laquelle je ne serais pas fâchée de faire dans le monde une bonne position. A propos de monde, avez-vous fini par faire comprendre à Mme Adam qu'ayant été invitée avec sa fille chez les d'Ayguzon, chez lady Welleysford, chez les Santo-Borgo, chez les Bassipouloff, elle ne saurait se dispenser de donner un grand bal dans son immense et magnifique hôtel ?

LE BARON.

Mme Adam ne demanderait pas mieux, mais ce qui l'arrête, c'est la difficulté des invitations. Les Adam sont encore si nouveaux !... J'ai déjà porté le premier coup.

LA MARQUISE.

Eh bien ! portez le second... Êtes-vous sûr que nous n'avons rien oublié ?

LE BARON.

Je crois que vous avez tout prévu.

LA MARQUISE.

Alors, partez vite ; remettez à Mme Adam l'invitation des Bassipouloff pour la fête de samedi. Insistez surtout pour qu'elle donne son bal ; le plus tôt sera le mieux... le carnaval, d'ailleurs, tire à sa fin. Dites-lui aussi quelques mots de l'AVENIR... et des chances qu'aurait alors Roger, — avec le nom qu'il porte, uni à la fortune qu'il posséderait, —

d'être promu à une grande ambassade... vous m'entendez...

LE BARON.

Parfaitement... mais je connais Mme Adam ; il vaut mieux ne pas lui parler de cet Avenir... elle le traiterait de chimérique.

LA MARQUISE.

Ces gens d'argent ont tous une sacoche sur les yeux qui les empêche de voir. Il n'y a pour eux ni passé ni avenir... ils ne croient qu'à l'éternité du présent et à la légitimité des écus.

LE BARON.

Entre nous, marquise, reconnaissons que le présent et même un peu le passé ne leur donnent pas tout à fait tort. Si j'ai de bonnes nouvelles à vous apporter, je reviendrai en sortant de mon Conseil d'administration.

LA MARQUISE.

Ne revenez qu'après six heures, car c'est aujourd'hui mon mercredi.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, seule.

Quelle rude tâche que celle d'une mère obligée de reconstruire par un mariage toute une fortune détruite par la Révolution !

SCÈNE III.

LA MARQUISE, ROGER.

ROGER.

Ma mère, j'ai fait ce que vous m'avez dit : je suis allé chez M. Adam pour le prier de vouloir bien, au lieu de nous les remettre, garder les fonds qui nous reviennent pour notre tiers dans la vente de l'hôtel et de la terre de mon oncle.

LA MARQUISE

Et que vous a-t-il dit?

ROGER.

Il montait en voiture avec sa fille pour aller voir le dernier tableau d'Ary Scheffer; je n'ai donc pu lui dire que deux mots... très en l'air; il m'a répondu qu'en revenant de la rue Chaptal il passerait chez vous, et je me suis hâté de vous en prévenir... On sonne, c'est peut-être lui.

LA MARQUISE.

Non, ce n'est pas lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE DE VIC-ERMONT, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*.

Mme la duchesse de Vic-Ermont.

LA DUCHESSE.

Bonjour, Léonie... Bonjour, Roger.

LA MARQUISE.

Bonjour, Louise.

LA DUCHESSE.

Quel froid il fait, ma chère!

LA MARQUISE.

Approchez-vous du feu.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE DE BELŒUIL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte de Belœuil.

LE VICOMTE.

Bonjour, madame la marquise... Bonjour, Roger.

LA MARQUISE.

Bonjour, Léon.

LE VICOMTE.

Quel froid il fait!

ROGER.

Approche-toi du feu.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS DE CANNEVILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le marquis de Canneville.

LE MARQUIS.

Bonjour, marquise... Bonjour, Roger.

LA MARQUISE.

Bonjour, marquis.

LE MARQUIS.

Quel froid il fait!

LA MARQUISE.

Approchez-vous du feu.

LA DUCHESSE

Léonie, qu'est-ce que vous avez fait hier soir? Vous n'étiez pas chez les d'Ayguzon...

LA MARQUISE.

Rien... je suis restée chez moi.

LE MARQUIS.

Je croyais que vous en aviez fini du deuil de votre beau-frère...

LA MARQUISE.

C'est demain le dernier jour... heureusement.

LE MARQUIS.

Le noir vous allait très-bien.

LE VICOMTE.

Le gris vous va encore mieux.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce qu'on dit?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous qu'on dise?

LE MARQUIS.

C'est vrai...

LA DUCHESSE.

Il n'y a plus d'esprit en France... on ne cause plus... on ne sait plus causer.

LE MARQUIS.

A quoi cela tient-il?

LA DUCHESSE.

Comment voulez-vous que l'on cause, quand il n'est plus question partout que de Bourse et d'argent... aux théâtres, dans les journaux; dans les salons!...

ROGER.

Dans quels salons?

LA DUCHESSE.

Dans ceux où nous n'allons pas.

ROGER.

Alors, ce n'est point la faute de la Bourse si l'on manque d'esprit dans ceux où nous allons.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas, Louise, que Roger devient insupportable avec sa manie de contradiction? Dites-le-lui donc.

LA DUCHESSE.

Roger, est-ce que vous allez à la Bourse?

ROGER.

Je n'y ai jamais mis le pied.

LA DUCHESSE.

Alors, pourquoi la défendez-vous?

ROGER.

Je ne la défends pas... J'en parle... parce que vous en parliez.

LA DUCHESSE.

Et nous en parlions, parce que tout le monde en parle... il n'y a pas d'autre raison.

ROGER.

Moutons de Panurge!

LE MARQUIS, au Vicomte.

Et dans votre club, vous autres, de quoi parlez-vous?

LE VICOMTE.

De quoi nous parlons?

LE MARQUIS.

Oui.

LE VICOMTE.

C'est selon la saison.

LE MARQUIS.

Les conversations de club sont donc comme les menus de table !

LA DUCHESSE.

En hiver, par exemple, de quoi parlez-vous ?

LE VICOMTE.

En hiver, nous parlons chasse, jeu et coulisses... coulisses de théâtres.

LA MARQUISE.

Au printemps ?

LE VICOMTE.

Courses, jeu et coulisses.

LA DUCHESSE.

En été ?

LE VICOMTE.

Nous ne parlons pas.

LA DUCHESSE.

Que faites-vous donc ?

LE VICOMTE.

Ou nous nous sauvons de Paris, ou nous nous y cachons... Ceux qui n'ont pas de terres, ceux qui ne vont pas aux eaux, se blottissent chez eux... Nous formons deux bandes distinctes : l'une se nomme la bande des hirondelles ; l'autre s'appelle la bande des taupes.

LA DUCHESSE.

Et en automne ?

LE VICOMTE.

La voix nous revient... nous parlons courses et chasse, jeu et coulisses.

ROGER.

Ce n'est pas varié.

LE VICOMTE.

C'est comme ça.

ROGER.

Vous voyez, monsieur le marquis, vous, l'ennemi juré des clubs, que si on les fermait... les salons n'y gagneraient pas beaucoup.

LA DUCHESSE.

Vous savez que Julie vient d'hériter.

LA MARQUISE.

Laquelle ? la vôtre ou la mienne ?

LA DUCHESSE.

La vôtre... Son père est mort hier... on l'enterre demain.

LA MARQUISE.

Elle va donc pouvoir se loger plus grandement ! Elle pourra enfin recevoir !...

LA DUCHESSE.

Elle n'attendait que cela... elle était si petitement...

LA MARQUISE.

A propos de succession, Antoinette plaide contre son frère.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE VICOMTE.

Parce qu'elle prétend que sa mère a payé autrefois pour le fils des dettes de jeunesse, et que les mémoires soldés n'ont pas été portés en compte.

LA DUCHESSE.

Et que répond le frère ?

LE VICOMTE.

Il répond que ces dettes n'excèdent pas ce que ces messieurs les avocats nomment la quotité disponible.

LA DUCHESSE.

Y a-t-il un testament ?

LA MARQUISE.

Non.

LE VICOMTE.

Alors il faudra que le frère rapporte.

LA DUCHESSE.

Léonie, avez-vous vu ce matin vos cousins les d'Ayguzon?

LA MARQUISE.

Non... Jacques n'est pas venu.

LA DUCHESSE.

Ni ses fils... ni Joseph, ni Xavier ?

LA MARQUISE.

Ni les fils... ni le père.

LA DUCHESSE.

Vous a-t-on raconté l'événement de la soirée d'hier ?

LA MARQUISE.

Lequel ?

LA DUCHESSE.

La présence à leur bal... Devinez de qui ?

LA MARQUISE.

Je ne devine pas.

LA DUCHESSE.

De la femme et de la fille de ce millionnaire... Comment le nommez-vous?

LA MARQUISE.

Il y a tant de millionnaires maintenant, que ce mot-là n'est plus une indication suffisante.

LA DUCHESSE.

Ce petit homme qui a acheté la Roche-Travers?

LA MARQUISE.

M. Adam ?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est cela, M. Adam.

LA MARQUISE.

Eh bien ! qu'en disait-on ?

LA DUCHESSE.

On disait que pour que le duc d'Ayguzon ait consenti à les inviter, il fallait qu'il eût la pensée de marier l'un de ses deux fils à cette jeune fille qui, — ajoutait-on, — a dix millions de dot...

LE MARQUIS.

Dix millions de dot !

LA DUCHESSE.

Et qui aura un jour le double.

LE MARQUIS.

L'hôtel Adam est, dit-on, très-beau.

LE VICOMTE.

Ce doit être d'un goût affreux.

LA DUCHESSE.

Non; il paraît que c'est très-bien arrangé.

LE VICOMTE.

Qui vous l'a dit ?

LA DUCHESSE.

Le baron... qui y va tous les jours, et qui est du même Conseil d'administration que le père de la petite.

LE VICOMTE.

Ah ! le baron est suspect... il ne faut pas ajouter foi à ce qu'il dit. Il a un pied dans les deux quartiers. C'est le colosse de Rhodes... Il est à cheval sur les deux rives de la Seine, sur le faubourg Saint-Germain et sur la place de la Bourse, sur le Club des pommes de terre et sur le Jockey...

LA DUCHESSE.

D'avoir des jambes n'empêche pas d'avoir des yeux... Il assure qu'ils ont une galerie composée de tableaux que le duc de Luynes n'eût pas mieux choisis... une bibliothèque qui ne le cède en rien à la galerie : les plus rares éditions, les plus belles reliures; une serre qui ne le cède en rien à la bibliothèque : les fleurs les plus belles, les plantes les plus rares... enfin, le plus délicieux jardin d'hiver qui soit à Paris.

LE MARQUIS.

Où ces gens-là, quand ils ont entassé tout l'argent qu'ils dépensent, puisent-ils tout le goût qu'ils déploient ?

LE VICOMTE.

C'est bien facile.

LE MARQUIS.

Comment ?

LE VICOMTE.

Ils prennent le meilleur architecte, le meilleur tapissier, les premiers ouvriers, les premiers astistes; ils consultent le plus habile des experts du Musée, ils choisissent le plus renommé des bibliomanes... Ce n'est pas plus difficile que cela.

ROGER.

En effet, l'art de choisir n'est que l'art de simplifier... c'est l'art de gouverner, moins la difficulté d'administrer... mais encore est-ce un mérite que de savoir choisir.

LE VICOMTE.

Le beau mérite! Quant à moi, on ne me fera jamais accroire que, du jour au lendemain, de pareilles gens puissent acquérir du goût... Le goût ne s'acquiert pas si vite ni si facilement que la fortune.

ROGER.

Si la fortune s'acquiert si vite et si facilement, convenons que nous sommes bien bêtes de ne pas nous enrichir.

LE VICOMTE.

S'enrichir à la Bourse... Ah !

ROGER.

Tu trouves plus honorable de te ruiner au jeu ou d'y ruiner tes amis !

LA MARQUISE.

Roger, ne m'avez-vous pas dit que M. Adam allait venir ?

ROGER.

Oui, ma mère ; je m'étonne même qu'il ne soit pas encore arrivé.

LA DUCHESSE.

M. Adam chez vous... Léonie! Est-ce que vous le recevez?

(La pendule sonne quatre heures.)

LA MARQUISE.

C'est la première fois qu'il vient chez moi... Il y vient pour affaire...

LA DUCHESSE.

Quel homme est-ce ?

LE VICOMTE.

Il doit être très-commun.

LA DUCHESSE.

A-t-il de l'esprit ?

LE VICOMTE.

Quel esprit voulez-vous qu'aient ces gens-là ?

LA MARQUISE.

Vous allez en juger... car le voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ADAM, CAROLINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. et Mlle Adam.

LA MARQUISE.

Vous chez moi, monsieur Adam! C'est par trop aimable d'avoir pris la peine, pour m'apporter une réponse, de monter quatre étages, car je loge maintenant au quatrième... Du premier étage, je suis montée au second, du second au troisième, et enfin du troisième au quatrième... Heureusement qu'il y a des toits, car sans eux où m'arrêterais-je? Tous les appartements, même les plus petits, sont à présent si chers... Mais vous autres Crésus, qui habitez de vastes hôtels, vous n'en savez rien... Je suis sûre que vous êtes tout essoufflé.

ADAM.

J'ai trop longtemps logé au cinquième étage, madame la marquise, pour avoir si vite perdu l'habitude de monter les marches sans les compter... Quatre étages... ce n'est rien à franchir, n'est-ce pas, Caroline?

CAROLINE.

Ah! mon père les a montés plus lestement que moi, j'avais peine à le suivre.

ADAM.

Je le crois bien, avec vos robes à volants et à ressorts d'acier!

LA MARQUISE.

C'est de son âge, l'aimable enfant... (*A Adam.*) Nous parlions de la Bourse quand vous êtes entré, monsieur Adam,

et des rapides fortunes qui s'y font... Mon amie la duchesse de Vic-Ermont... Louise, je vous présente M. Adam... (Adam salue la duchesse, qui lui rend son salut par un signe de tête.) demandait comment il était possible qu'on apprît si vite à gagner tant d'argent. N'est-ce pas ce que vous disiez, Louise?

LA DUCHESSE.

Oui, et c'est ce que je serais très-curieuse de savoir.

ADAM.

Souvent en commençant par en perdre.

LA DUCHESSE.

C'est là un commencement qui ne paraît pas difficile.

ADAM.

Perdre, en effet, n'est pas ce qui est difficile ; ce qui est difficile, c'est de ne pas tout perdre et de profiter de l'expérience acquise.

LA MARQUISE.

Mais vous, comment avez-vous fait ?

ADAM.

Comme tout le monde.

LA MARQUISE.

Vous éludez... Ce n'est pas une réponse. Tout le monde n'est pas millionnaire ; il s'en faut !

ADAM.

Vous voulez absolument que je vous le dise ?...

LA DUCHESSE.

J'y tiendrais beaucoup.

LE MARQUIS.

Et moi aussi.

LE VICOMTE.

Et moi aussi.

ADAM.

Je vais donc vous le dire... J'avais entrepris d'acquérir par le travail, d'abord la considération, puis la fortune. Après quinze années de privations et d'épargnes, d'efforts et de mécomptes, de veilles et d'angoisses, j'avais réussi à devenir le chef et le propriétaire d'une filature assez importante; mais malheureusement je n'avais que des capitaux insuffisants, et quoique j'eusse été nommé membre du tribunal de commerce, lorsque la dernière crise commerciale éclata, ce fut en vain que je frappai à la porte de tous les capitalistes, de tous les banquiers. Aucune ne s'ouvrit et il me fallut fermer et vendre mon établissement. Ce fut à peine si je le vendis le quart de ce qu'il m'avait coûté...

LE MARQUIS.

Il en est toujours ainsi, usines ou châteaux, on ne vend bien que ce qu'on aurait le moyen d'acheter.

ADAM.

Je payai ce que je devais et je vins à Paris avec le reste. J'avais un ménage à entretenir, une fille à élever. Même en logeant au cinquième étage, encore faut-il payer son loyer. Je ne savais qu'entreprendre. Après avoir perdu six mois en recherches stériles, en sollicitations infructueuses, l'idée me vint un jour de suivre le flot qui entrait à la Bourse. Je le suivis; le lendemain, j'y retournai; le surlendemain, je fis, moyennant six sous, l'achat d'un crayon et d'un carnet; j'étais armé... coulissier... Je ne tardai pas à comprendre que le risque étant le même, il valait mieux opérer pour son compte que pour le compte de clients, qui, légalement, ne sont jamais tenus de payer quand ils perdent... Mais ce sont là, madame la marquise, des détails qui ne sauraient vous intéresser.

LA MARQUISE.

Au contraire, au contraire... Ce récit nous intéresse.

LA DUCHESSE.

Beaucoup.

LE VICOMTE.

Il est curieux.

LE MARQUIS.

Et instructif.

ADAM.

J'opérai donc pour mon compte... et c'est alors que je commençai par perdre à la Bourse la plus forte partie de mon enjeu. Cette perte servit à m'apprendre que la hausse comme la baisse est déjà escomptée quand la foule avide accourt pour en profiter, et même quand on a, soi, des raisons de se croire bien informé. J'appris encore à m'y défier des bonnes nouvelles, des nouvelles sûres, à l'égal des mauvaises et des douteuses. Je vis combien il était dangereux d'y opérer systématiquement sous l'empire d'une opinion et surtout d'une idée. La Bourse est une girouette : tout le secret est d'y tourner plus vite qu'elle sous le vent de l'égoïsme. Partout ailleurs, l'égoïsme garde le masque; à la Bourse, il le laisse à la porte. Il est d'une logique impitoyable; cette logique ne recule devant aucune conséquence. Ainsi s'explique comment la Bourse a haussé à la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo et baissé à la nouvelle de la prise de Sébastopol. Cette hausse, comme cette baisse, c'était l'escompte de la paix. La Bourse a escompté la paix en 1815, comme en 1852 elle a escompté la stabilité. C'est à la hausse de 1852 que je dois ce que je possède... Si j'eusse opéré en consultant ma première impression, j'étais perdu... La connaissance du cœur humain m'a sauvé. Connaître les secrets du cœur humain, c'est connaître ceux de la Bourse.

LA MARQUISE.

Tant pis pour le cœur humain.

ADAM.

Je dis tant pis pour la Bourse.

LA MARQUISE.

Ainsi, monsieur Adam, vous-même, vous qui êtes de la Bourse, vous avez d'elle la plus détestable opinion...

ADAM.

Vous m'attribuez là, madame la marquise, une opinion qui n'est pas la mienne... Je juge la Bourse, mais je ne la dénigre pas; ne fût-ce que par reconnaissance, je serais plutôt tenter de la vanter.

LA MARQUISE.

Cependant, elle fait tant de victimes!

ADAM.

Moins que la guerre, à laquelle on élève des arcs de triomphe.

LA MARQUISE.

La Bourse, c'est l'agiotage, c'est la ruine!

ADAM.

La guerre, c'est le carnage, c'est la mort.

LA MARQUISE.

Oui, mais aussi la guerre, c'est la victoire, c'est la grandeur nationale!

ADAM.

Je ne le nie pas... mais aussi, la Bourse, c'est la richesse, c'est le crédit public! Sans la Bourse, que de grands, que d'utiles travaux ne se fussent pas accomplis ou eussent été indéfiniment ajournés! Sans la Bourse, la France n'aurait pas eu, en 1846 et en 1856, les chemins de fer auxquels elle doit d'avoir échappé, deux fois en dix ans, sinon à la famine, du moins à la disette! Si l'on eût demandé à l'épargne deux milliards en lui disant tout simplement : « C'est pour con-

struire des viaducs, percer des tunnels, laminer des rails, fabriquer des locomotives, rendre les communications plus rapides, plus sûres, plus économiques, sauver notre transit en question, notre commerce en péril, » l'épargne eût-elle donné les deux milliards?

LA MARQUISE.

Peut-être.

ADAM.

Non, elle ne les eût pas donnés. Pour que l'épargne devînt féconde, il a fallu que le jeu la violât. Les mauvaises passions ont enfanté les bonnes choses; l'appât de la prime a fait ce qu'eût été impuissante à faire la voix du patriotisme.

LA MARQUISE.

Il y a du vrai dans ce que vous dites... Mais convenez aussi, monsieur Adam, que pour un homme tel que vous, qui a mérité de s'enrichir à la Bourse, il s'y est fait, il s'y fait encore des fortunes scandaleuses.

ADAM.

A quoi bon s'occuper de celle-là? Ne s'écroulent-elles pas aussi vite qu'elles s'élèvent? Le phare n'est-il pas à côté de l'écueil?

LA MARQUISE.

Réponse spécieuse. Vous ne nierez pas que cette passion de s'enrichir, qui dévore aujourd'hui tout le monde, ne soit une sorte de lèpre. A un homme d'esprit tel que vous, monsieur Adam, on peut tout dire sans craindre de le blesser.

ADAM.

Cette passion de s'enrichir, contre laquelle il est à la mode de s'indigner, n'est pas nouvelle. Est-ce qu'elle n'a pas existé de tout temps? Est-ce qu'avant qu'on pensât à s'enrichir par la Bourse et l'agiotage, on ne s'efforçait pas de s'enrichir par la guerre et le pillage, la conquête et le partage? Est-ce que ce ne sont pas à ces sources troubles que remontent les

plus anciennes fortunes, celles qui sont réputées les plus légitimes ?

LA MARQUISE.

Vous poursuivez toujours votre comparaison.

ADAM.

Pourquoi ne la poursuivrais-je pas, si elle est juste ?... Est-ce qu'avant qu'on risquât de se ruiner à la Bourse, on ne risquait pas de se ruiner au jeu, où de grands seigneurs ne croyaient pas qu'il fût déshonorant de tricher ? Est-ce que la loterie n'avait pas, et n'a pas encore, dans les États les plus pieux, un bureau ouvert dans chaque rue à toutes les convoitises de la pauvreté, à toutes les duperies de l'ignorance ?

LA MARQUISE.

La loterie a été abolie en France...

ADAM.

Oui ; mais à quelle époque ?... Après la révolution de 1830.

LA MARQUISE.

Dites l'insurrection...

ADAM.

Comme vous voudrez... le nom importe peu à la chose. Est-ce qu'avant que les boursiers vécussent du crédit, les maltôtiers n'avaient pas vécu de l'impôt ? Ni moi non plus, madame la marquise, je ne voudrais rien dire qui pût vous blesser, mais ma conviction est que notre temps n'a rien à redouter, sous aucun rapport, et notamment sous le rapport de la moralité, de la comparaison avec les siècles passés, où tout se vendait, où tout s'achetait, la faveur du roi, la conscience des juges, le commandement des régiments, la prébende des églises ; où tout était trafic, même l'impôt, livré par l'État à des traitants dont les fortunes scandaleuses étaient une insulte à la misère publique, où

même la faim du peuple fut une spéculation qui a gardé le nom de *pacte de famine.*

LA MARQUISE.

Prenez garde, monsieur Adam, de tomber dans l'exagération.

ADAM.

Qui n'y tombe pas, madame? Quand on entend parler de la Bourse dans les salons, dans les journaux, sur les théâtres, ne croirait-on pas que la France tout entière, que dis-je, la France! l'Europe tout entière déserte tous les matins, de une heure à trois heures, ses champs, ses granges, ses usines, ses celliers, ses boutiques, pour venir acheter fin courant et vendre fin prochain! Ne croirait-on pas que ce n'est qu'à la Bourse qu'il se rencontre des hommes plus avides d'argent que de considération! D'ailleurs, à qui la faute s'il est plus court d'arriver à la considération par l'argent, que d'arriver à l'argent par la considération? Qui la décerne? N'est-ce pas le monde? Et aspirer à la considération, même tardivement, n'est-ce pas déjà commencer à la mériter!

LA MARQUISE.

Vous êtes né avocat, monsieur Adam.

ADAM.

On ne naît pas avocat, on le devient.

LA MARQUISE.

Ne chicanons pas sur les mots... On devient avocat, mais on naît orateur... c'est orateur que j'aurais dû dire.

LE MARQUIS.

Monsieur Adam, je le vois, est l'ennemi de la noblesse.

ADAM.

Non, je ne suis pas son ennemi... La richesse n'est pas plus l'ennemie de la noblesse que le présent n'est l'ennemi

du passé, sans lequel il n'existerait pas. La noblesse a eu autrefois sa raison d'être, comme aujourd'hui la richesse. Qui dit guerre dit noblesse; qui dit paix dit richesse.

LE MARQUIS.

Mais la noblesse s'appuie sur un fondement qui manque et qui manquera toujours à la richesse.

ADAM.

Lequel ?

LE MARQUIS.

La gloire, monsieur Adam.

ADAM.

Comme la richesse s'appuie sur un fondement qui manque et qui a toujours manqué à la noblesse.

LE MARQUIS.

Lequel ?

ADAM.

Le travail, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

La noblesse a donné son sang, ce qui la dispense de donner sa sueur.

ADAM.

L'ouvrier donne et sa sueur et son sang... Il paye doublement sa dette envers la société... D'être travailleur ne l'empêche pas d'être soldat; de manier l'outil ne l'empêche pas de porter le fusil; de gagner rudement sa vie ne l'empêche pas d'affronter bravement la mort !

LE MARQUIS.

Tous les soldats ne peuvent pas être comtes ou barons.

ADAM.

De même que tous les travailleurs ne peuvent pas être millionnaires.

LA MARQUISE.

Ce qui serait à désirer, ce serait que, par de fréquentes alliances, la noblesse anoblît la richesse et que la richesse enrichît la noblesse.

LE VICOMTE.

Oui, c'est là ce qu'il faudrait.

LA MARQUISE.

Qu'en pensez-vous, monsieur Adam ?

ADAM.

Ce n'est pas mon avis.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur Adam, ce n'est pas votre avis !

ADAM.

Non, madame la marquise. Je pense que ce n'est point par des alliances que la richesse doit et peut s'anoblir, mais par ses œuvres. Je pense qu'elle a mieux à faire que d'emprunter des noms glorieux, c'est de glorifier les siens.

ROGER.

M. Adam a raison, et je pense comme lui. La paix et le travail sont le berceau de la richesse, comme la guerre et la gloire ont été le berceau de la noblesse. Le règne de la noblesse est fini, le règne de la richesse commence ! La noblesse a servi dignement la cause des États, elle a reculé leurs frontières et fondé l'esprit de nationalité ; la richesse sert dignement la cause des peuples, elle étend leurs échanges et fonde l'esprit nouveau, l'esprit de réciprocité.

LA MARQUISE, à Roger.

Vous et M. Adam vous vous entendriez parfaitement. (A la Duchesse.) Louise, savez-vous pourquoi M. Adam a pris la peine de venir chez moi et de monter mes quatre étages?

LA DUCHESSE.

Non ; pourquoi ?

LA MARQUISE.

Parce qu'il est notre débiteur.

LA DUCHESSE.

Et M. Adam vient se libérer...

LA MARQUISE.

J'espère bien que non... Car cet argent provenant de la succession de mon beau-frère, c'est la dot de mon fils, et je ne saurais vraiment comment la placer pour la grossir... J'ai donc prié M. Adam de la garder et d'en faire absolument ce qu'il voudrait.

LA DUCHESSE.

Certainement, M. Adam ne demandera pas mieux.

ADAM.

C'est, madame la marquise, un témoignage de confiance qui m'honore de votre part; mais je venais vous dire qu'il m'était absolument impossible de garder les fonds que mon notaire est chargé de vous compter... Je n'en aurais pas un emploi meilleur que celui que vous trouvera votre agent de change.

LA MARQUISE, au Vicomte, qui se retire.

Vous partez, Léon?

LE VICOMTE.

Oui, je vais au club.

LA MARQUISE, au Marquis, qui se retire.

Et vous aussi, marquis?

LE MARQUIS.

Je vous laisse parler de vos affaires.

(Le Marquis et le Vicomte sortent.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA DUCHESSE, ADAM, CAROLINE, ROGER.

LA MARQUISE, *à la Duchesse, qui se lève pour se retirer.*

Restez donc, Louise... Vous n'êtes pas de trop. Je n'ai point de secret à confier à M. Adam, et, si j'en avais un, je le dirais devant vous. (*A Adam.*) Je n'ai pas d'agent de change.

ADAM.

Le premier agent de change venu... tous les agents de change se valent.

LA MARQUISE.

Comment! vous qui faites à votre gré la hausse et la baisse, vous qui avez des fonds dans toutes les grandes Compagnies, des intérêts dans toutes les grandes affaires, vous n'en sauriez pas plus que le dernier des agents de change! cela n'est pas croyable. C'est une défaite...

ADAM.

C'est cependant l'exacte vérité. L'intérêt qu'on tire de son argent est toujours proportionnel au risque qu'on lui fait courir. J'ai donné autrefois beaucoup au hasard, maintenant je n'y donne plus rien.

LA MARQUISE.

Puisque vous ne voulez absolument pas garder ces fonds dont je ne sais que faire, je n'insiste plus; mais tout au moins, indiquez-moi quel en serait le meilleur et le plus sûr emploi.

ADAM.

Le meilleur emploi des capitaux dont on veut conserver la disponibilité, ce sont les valeurs pour lesquelles en tout

temps le vendeur est toujours certain de trouver un acheteur : ainsi la rente, ainsi les actions des grandes Compagnies de chemin de fer dont tous les travaux sont terminés. Méfiez-vous de l'amorce des primes ; l'amorce cache l'hameçon auquel on n'est jamais sûr de ne pas laisser accrochés sa bourse et son honneur; défiez vous aussi des gros dividendes qui appellent à eux les petites épargnes, car les revenus qui reposent sur une base également solide tendent constamment tous à élever le capital au même niveau. Pardonnez-moi, madame, de vous donner ces conseils dictés par l'expérience, c'est vous qui m'avez fait l'honneur de me les demander.

LA MARQUISE.

J'en profiterai certainement, monsieur Adam, et je vous en remercie.

LA DUCHESSE, se levant.

Adieu, Louise.

LA MARQUISE.

Déjà !

LA DUCHESSE.

Le mercredi est aussi le jour de Jane, et elle ne me pardonnerait pas d'y manquer. (La Marquise se lève et forme avec la Duchesse un court aparté, tandis qu'Adam, Roger et Caroline forment un autre groupe.) C'est dommage qu'il ait un mauvais esprit !

LA MARQUISE.

On pourrait le ramener... Je n'en désespère pas.

LA DUCHESSE.

Alors il serait très-bien.

(La Duchesse sort.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, ADAM, ROGER, CAROLINE.

LA MARQUISE.

Maintenant que nous sommes seuls, ne parlons plus de cette vilaine question d'argent; parlons d'autre chose; parlons des succès dans le monde de mademoiselle votre fille. De toutes parts, il m'est revenu qu'elle y avait produit la plus agréable sensation... Au bal de la duchesse d'Ayguzon, son costume était du meilleur goût... Elle était charmante en bergère de Watteau... Vous voyez que je suis parfaitement au courant de tout ce qui vous touche, monsieur Adam.

ADAM.

Je me demande, madame, ce qui a pu me valoir tant de bontés de votre part.

LA MARQUISE.

Rien de plus simple : j'avais commencé, je vous l'ai dit, par avoir contre vous des préventions; mais j'en ai reconnu l'injustice et j'ai tenu à la réparer. Monsieur Adam, vous allez demain chez les Bassipouloff, où sera tout Paris?

ADAM.

Moi! non, je n'irai pas; j'ignorais même qu'ils donnassent un bal... ma femme ne m'en a rien dit, et je ne sais pas si elle y est invitée...

LA MARQUISE.

Elle le sera... elle l'était chez les d'Ayguzon... C'est la même société... c'est la même liste.

ADAM.

Alors je suppose qu'elle y conduira sa fille. Vous, madame la marquise, vous irez certainement?

LA MARQUISE.

Ni moi non plus, je n'irai pas; mon deuil ne finit que demain, et ce serait encore trop tôt pour une si grande fête; mais mon fils, lui, pourra y aller. La présence d'un homme dans un bal est toujours moins remarquée que celle d'une femme... Roger, ne manquez pas d'aller demain chez les Bassipouloff.

CAROLINE, ingénument.

Oh! si nous y allons... venez-y donc.

ROGER.

Je ne comptais pas y aller, mademoiselle; mais puisque ma mère le désire, j'y serai conduit par l'espoir de vous y rencontrer.

LA MARQUISE.

Et vous, monsieur Adam, pourquoi ne pas vous y montrer, ne fût-ce qu'un instant? On a remarqué que vous n'étiez pas l'autre jour au bal des d'Ayguzon. Pourquoi n'y étiez-vous pas?

ADAM.

C'est que ma place n'est pas là, madame; je suis un enrichi de la veille, un parvenu, un de ces millionnaires dont on exagère encore la fortune afin de grossir contre eux la meute de l'envie; quelle figure ferais-je dans le monde? Je ne dirai pas : « Je ne danse plus; » je dirai : « Je ne danse pas; » car je n'étais pas assez riche pour payer des leçons de danse quand j'étais d'âge à en prendre et à en profiter; je ne joue pas et ne suis d'aucun club: aussi ne connais-je dans un salon presque personne.

LA MARQUISE.

Mais tout le monde vous connaît.

ADAM.

C'est un avantage qui serait mieux nommé un inconvé-

nient, car être ainsi connu de tout le monde ne sert qu'à être montré au doigt et qu'à entendre chuchoter son nom autour de soi, sans qu'on puisse distinguer si c'est avec ou sans malveillance.

LA MARQUISE.

C'est un doute, monsieur Adam, que personnellement vous ne pouvez jamais avoir.

ADAM.

Je vous demande pardon, madame la marquise: c'est au contraire un doute que j'ai toujours, et ce doute me donne souvent une contenance glaciale, qui a été plus d'une fois faussement interprétée. On a mis sur le compte d'un orgueil mal placé ce qui aurait dû être attribué à un embarras mal déguisé.

LA MARQUISE.

Cette méprise arrive souvent.

ADAM.

Je ne crains pas la malveillance ouverte, celle qui vous fait face; mais la malveillance oblique, celle qui se loge entre vos deux épaules, je la crains, car je ne connais pas de moyen de la combattre, et je ne sais qu'un moyen de l'éviter, c'est de rester chez soi et de lui fermer sa porte.

LA MARQUISE.

Vous supposez là, mon cher monsieur Adam, une malveillance qui n'existe pas, qui ne saurait exister.

ADAM.

Ce qui est ne se suppose pas... Cette malveillance existe sans exception contre tous les hommes qui ont fait trop rapidement une fortune trop grande. Ils deviennent point de mire, ils deviennent plaque de tir: c'est sur eux que la malveillance et l'envie s'exercent à qui visera le plus juste... Mais ceci est un petit inconvénient racheté par un trop grand

avantage pour que j'aie la déraison de m'en plaindre; je ne m'en plains pas, je le constate seulement.

LA MARQUISE.

Avec une impartialité, monsieur Adam, qui est à la fois la preuve et la mesure de votre haute raison.

ADAM.

De toute autre bouche que de la vôtre, madame la marquise, tant d'éloges me seraient suspects et je m'en défierais, car je ne les mérite pas.

CAROLINE, quittant sa place.

Oh! si, madame, papa les mérite tous... Il est si bon, si charitable, si généreux. Oh! si vous saviez tout le bien qu'il fait, et que personne ne sait que moi... pas même ma mère... Et je suis sûre que je ne sais pas encore tout.

ADAM, avec bonté.

Taisez-vous, petite fille... Ce sont quelques leçons que je vous donne... rien de plus...

LA MARQUISE.

On n'est jamais trahi que par les siens. Voilà le danger d'avoir des complices!

ADAM.

Aussi, pour punir le traître, vais-je l'emmener... Venez, mademoiselle.

LA MARQUISE, à Adam.

Êtes-vous donc si pressé? A propos, n'est-ce pas la semaine prochaine que vous donnez un bal, et que vous ouvrez enfin les salons réunis de vos deux hôtels?

ADAM.

Ma femme en avait eu la pensée... ou plutôt la pensée lui en avait été suggérée par je ne sais qui... mais elle a eu le bon esprit d'y renoncer.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

ADAM.

Pour deux raisons : la première, parce qu'il y a des personnes qu'elle ne sait comment inviter; la seconde, parce qu'il y a des personnes qu'elle ne sait comment ne pas inviter.

LA MARQUISE.

Ce n'est que cela qui vous retient! mais cette difficulté n'en est pas une. Si j'avais l'honneur de connaître Mme Adam, je lui dirais : « Chargez-moi de la lever. Je ferai votre liste; et de cette façon, consacrée par l'usage, vous serez débarrassée de la double responsabilité qui vous arrête. »

CAROLINE.

Ah! que vous êtes aimable, madame la marquise! Tu vois, papa, que, si tu y consens, il n'y aura plus maintenant de difficultés.

ADAM.

Une difficulté a disparu; mais il en reste une autre.

LA MARQUISE.

Laquelle?

ADAM.

C'est qu'ayant acheté l'hôtel de la Roche-Travers pour ma fille, il est convenable d'attendre qu'elle soit mariée, afin qu'elle en fasse elle-même les honneurs.

LA MARQUISE.

Mauvaise raison! Une fête n'empêche pas l'autre. N'est-ce pas, chère enfant?

CAROLINE.

Non certainement, madame.

LA MARQUISE.

A cet âge, on aime à danser, à briller, à plaire... Est-ce que vous pensez toujours à marier cette charmante enfant au farouche centaure qui l'emportera loin du monde ? C'est vous-même, monsieur Adam, qui avez donné à votre futur gendre ce surnom qui lui restera... Vous voyez que je retiens les traits qui vous échappent.

ADAM.

La charge en sera légère à votre mémoire, madame la marquise. Je ne sais comment cela se fait, mais le mariage de Caroline, qui devrait être depuis trois mois un fait accompli, s'est trouvé remis de jour en jour sans motifs sérieux. Mme Adam prétend qu'il ne saurait avoir lieu qu'après Pâques.

LA MARQUISE.

Mme Adam a parfaitement raison ; c'est, je le vois, une femme de grand sens. En effet, on ne se marie pas en carnaval, encore moins en carême... Puis, une mère désire toujours, quand sa fille a des succès, que ces succès se prolongent le plus longtemps possible, et, le lendemain du jour où Mlle Adam s'appellera Mme Rodrigues... plus de bals ! plus de fêtes ! plus de succès ! (A Caroline.) Il ne faut pas vous abuser... Les savants détestent le monde, mais le monde le leur rend : la science et la frivolité se tournent le dos. Vous êtes trop jeune pour aller seule au bal... Y aller accompagnée de votre mère, cela peut avoir lieu une fois, par exception, mais non comme règle... (A Adam.) Ainsi, vous tenez toujours beaucoup à ce mariage, monsieur Adam ?

ADAM.

Ce n'est pas moi qui y tiens, c'est ma fille. Je ne tiens qu'à ce qui fera son bonheur.

LA MARQUISE.

Mais êtes-vous bien certain, monsieur Adam, que ce sera le bonheur de cette chère enfant ?

CAROLINE.

Ah ! j'en suis sûre, madame.

LA MARQUISE.

Vous dites que vous en êtes sûre, chère enfant ? mais à votre âge et sans expérience, on n'est sûr de rien. Il y a des comparaisons qu'on n'a point encore faites, des impressions dont on ne s'est pas encore rendu compte ; il ne faut pas voir uniquement son intérieur : plus on a de fortune, et moins on vit renfermé dans son ménage. Que ferez-vous de vos deux cent mille livres de rente, si vous n'allez pas dans le monde, et si le monde, — ce qu'on appelle le monde, — ne vient pas chez vous ? Passerez-vous toutes vos soirées à regarder votre charmant visage se refléter de glace en glace, ou les bougies de vos lustres se consumer sans avoir rien éclairé que votre ombre ? Si vous n'avez pas de visites à faire, vous passerez donc invariablement toutes vos matinées à courir les ateliers de robes et les magasins de chapeaux ; toutes vos journées à vous promener éternellement des Champs-Élysées au bois de Boulogne et du bois de Boulogne aux Champs-Élysées. Que ferez-vous de vos soirées ? Vous irez au spectacle ? mais on ne saurait y aller tous les soirs. Croyez-en ce que je vous dis, chère enfant : la richesse est comme la noblesse, elle oblige, et l'obligation, pour n'être pas la même, n'en est pas moins impérieuse. En vous parlant ainsi avec franchise, je m'acquitte envers votre père qui vient de me donner d'utiles conseils. Je profite de son expérience ; profitez de la mienne.

ADAM.

Mais Caroline, qui vous doit de si judicieux avertissements, aime les arts ; elle a appris le dessin, la musique.

LA MARQUISE.

Cela ne suffit pas pour remplir les douze heures de la journée d'une femme élégante. Votre fille n'aura pas toujours un chevalet dressé dans ses magnifiques salons, et elle

ne sera pas sans cesse devant son piano à exécuter des variations ou à jouer des contredanses.

CAROLINE.

Oh ! non certainement.

LA MARQUISE.

Eh bien ! chère enfant, moi qui ai des filles de votre âge, laissez-moi vous dire la vérité. Que ferez-vous de tout votre luxe et de tout votre temps ?

CAROLINE.

Ce que j'en ferai ?

LA MARQUISE.

Oui, ce que vous en ferez ?

CAROLINE.

J'accompagnerai mon mari... Nous voyagerons.

LA MARQUISE.

Voyager !... on voyage un an, on voyage une fois ; mais on ne voyage pas éternellement. On part, mais on revient ; et après? Avec les chemins de fer et les bateaux à vapeur, en quatre mois, on a visité toutes les villes d'Allemagne et d'Italie, tous les cantons et tous les lacs de la Suisse. Irez-vous aux eaux de Baden ou des Pyrénées ? irez-vous aux bains de mer ? Mais si vous épousez M. Rodrigues, avec ses goûts d'étude sans fin et ses habitudes de travail sans relâche, la vie des eaux lui sera insupportable. La vie des eaux, c'est le désœuvrement errant de plage en plage, de source en source, tournant à chaque pas le dos à l'ennui, et à chaque pas le retrouvant toujours en face.

ADAM.

Eh bien ! Caroline, tu ne réponds rien ?

CAROLINE.

Papa, je ne sais que répondre.

ADAM.

Réponds à madame la marquise qu'elle a raison; mais qu'elle oublie que j'ai acheté pour toi la terre de la Roche-Travers, que tu l'habiteras et que tu t'occuperas de l'embellir pendant que ton mari, lui, s'occupera de l'améliorer. Tandis qu'il donnera l'exemple aux cultivateurs, toi, tu visiteras les malades, tu secourras les malheureux... Quel meilleur emploi du temps pour un jeune ménage, pour un jeune mari, pour une jeune femme! Et comme il y a toujours plus de progrès à accomplir et de bienfaits à semer qu'on n'en peut semer et accomplir en toute sa vie, les journées, ainsi employées, ne seront pas trop longues; elles seront trop courtes.

LA MARQUISE.

C'est là, en effet, une noble existence; c'est celle que rêve mon fils, quand il se mariera. N'est-ce pas, Roger ?

ROGER.

Je n'en souhaiterais pas d'autre... Cette existence est la bonne, la vraie! Mais, pour la mener, il n'est pas besoin d'être millionnaire. A défaut d'une vaste terre avec deux cent mille livres de rente, rien n'empêche de se contenter d'un petit domaine avec dix mille francs de revenu. Pour jouir du même bonheur, il n'y a qu'à réduire proportionnellement tout à la même échelle.

LA MARQUISE.

Mon fils parle comme un géomètre, il ne lui manque qu'un compas.

ADAM.

Dites, madame la marquise, qu'il parle en homme mûr. Rien de plus judicieux que ce qu'il vient de dire.

LA MARQUISE.

Ah! je vois que vous vous entendriez parfaitement tous

les deux... vous avez absolument la même façon de juger les choses... C'est étonnant, c'est unique...

(La pendule sonne cinq heures.)

ADAM, vivement.

Déjà cinq heures !

LA MARQUISE.

Voilà une exclamation qui est une flatterie.

ADAM.

Exclamation arrachée par la crainte d'un reproche ! Caroline, que va dire ta mère, qui nous attend et à qui nous avons promis de venir la reprendre ?

CAROLINE.

Elle aussi aura oublié l'heure... avec son grand maître des cérémonies...

LA MARQUISE.

Qui appelez-vous ainsi ?

CAROLINE.

Le baron... vous savez bien... celui que tout le monde désigne ainsi par son titre, sans jamais y ajouter son nom ; celui qui me reprend impitoyablement toutes les fois qu'il m'arrive de dire familièrement *papa, maman,* au lieu de dire cérémonieusement *mon père, ma mère,* et cela m'arrive souvent, — je suis incorrigible ; — celui qui nous reprend tous doctement quand l'un de nous dit *concierge,* au lieu de dire *portier; bonne société,* au lieu de dire *bonne compagnie;* du *champagne,* au lieu de dire du *vin de Champagne; je vais au bois,* au lieu de dire *je vais au bois de Boulogne,* etc.; qui nous gronde sévèrement quand, par hasard, à déjeuner, après avoir mangé des œufs à la coque, nous oublions de casser les coquilles... Oh ! il ne plaisante pas ! il est aussi sévère et aussi minutieux qu'un capitaine instructeur !

ADAM, en plaisantant.

Taisez-vous, méchante langue!

LA MARQUISE.

Il n'a pas tout à fait tort, le baron... Il y a certains mots de convention qui servent à se faire reconnaître dans la foule sans qu'il soit besoin de se nommer, comme les mots de passe servent aux militaires à se mettre en garde contre les surprises. Qui n'a pas son jargon? Est-ce que la Bourse n'a pas le sien, monsieur Adam?

ADAM.

Un affreux argot!

LA MARQUISE.

Eh bien! le monde aussi a son argot, qui varie selon l'extraction des gens ou selon... leur tact.

ADAM.

Allons donc, ma fille, partons vite...

LA MARQUISE.

Puisque le temps ne vous a pas paru plus long, je compte bien, monsieur Adam, que cette première visite ne sera pas la dernière... N'est-ce pas, chère enfant, que vous viendrez me revoir avec monsieur votre père?

CAROLINE.

Je reviendrai d'abord avec ma mère, vous remercier, madame, de l'aimable proposition que je lui porte de votre part.

ADAM.

Les jeunes filles, quand il s'agit de bals et de parures, n'oublient rien. (Affectant l'air sévère.) Venez, mademoiselle, venez.

LA MARQUISE, redoublant d'amabilité.

Père grondeur, ne la grondez pas trop fort. Un peu d'in-

dulgence... Sans adieu, monsieur Adam... Chère enfant, laissez-moi vous embrasser.

CAROLINE.

Très-volontiers, madame.

LA MARQUISE.

J'allais oublier, monsieur Adam, que vous êtes amateur de tableaux ; venez donc voir un Boucher qui a appartenu à mon grand-père, un débris de notre ancienne splendeur... un Boucher authentique, mais que je suis obligée de cacher (A Caroline) et que vous ne pouvez pas voir...

ADAM.

C'est que nous sommes déjà en retard.

LA MARQUISE.

Vous le serez de cinq minutes de plus.

(Elle l'entraine.)

SCÈNE X.

CAROLINE, ROGER.

ROGER.

On nous laisse seuls... en tête-à-tête !

CAROLINE.

Oh ! il n'y a pas de danger.

ROGER.

Une héritière !

CAROLINE.

Eh bien ?

ROGER.

Je pourrais vous séduire...

CAROLINE.

En cinq minutes ?

ROGER.

En effet, ce serait court. Mais je pourrais vous enlever...

CAROLINE.

Sans ma dot, je ne cours aucun péril, et pour m'enlever avec ma dot, il faudrait enlever mon père avec moi.

ROGER.

Cela compliquerait l'enlèvement... Je vois qu'il faut y renoncer.

CAROLINE.

Je vous le conseille... Et puis ce ne serait pas encore tout.

ROGER.

Qu'y aurait-il donc de plus ?

CAROLINE.

Un duel.

ROGER.

Avec qui ?

CAROLINE.

Eh! mais, avec mon prétendu.

ROGER.

Ce n'est pas ce qui m'effrayerait...

CAROLINE.

Est-ce que vous êtes querelleur ?

ROGER.

Pas absolument.

CAROLINE.

Un peu ?

ROGER.

Oui, un peu.

CAROLINE.

Un peu... ce n'est pas mal.

ROGER.

Vous aimez qu'on se batte ?

CAROLINE.

J'aime qu'on se défende.

ROGER.

Comment l'entendez-vous ?

CAROLINE.

Je pense que la femme doit compter sur le courage de son mari.... autant que le mari sur la fidélité de sa femme.

ROGER.

Vous avez raison : la fidélité de la femme et le courage du mari sont ce qui constitue l'honneur conjugal.

CAROLINE.

Comme nous nous comprendrions bien ! Dites-moi, monsieur Roger, si mon père consent à ce que ma mère donne un bal, comme ce sera madame la marquise qui fera les invitations, n'est-ce pas, vous nous aiderez de vos conseils ?

ROGER.

Je serai à vos ordres.

CAROLINE.

Oh ! les vilains mots cérémonieux... Cela a l'air de dire tout et cela ne dit rien. Je les déteste.

ROGER.

Vous aimez donc bien le bal ?

CAROLINE.

Beaucoup.

ROGER.

La danse ?

CAROLINE.

Follement.

ROGER.

Le monde ?

CAROLINE.

Démesurément.

ROGER.

Votre mère l'aime aussi ?

CAROLINE.

Presque autant que moi. Pensez-y donc, c'est pour nous un plaisir encore si nouveau ! Vous autres, qui datez des croisades, vous êtes blasés sur les fêtes ; mais nous autres, qui datons d'hier, nous n'avons pas eu le temps de l'être.

ROGER.

Vous le serez bientôt.

CAROLINE.

Jamais !

ROGER.

Mais si vous aimez tant ce qu'on nomme les divertissements du monde, comment alors épousez-vous un homme qui les aime si peu !

CAROLINE.

Il les aimera... quand nous serons mariés.

ROGER.

Vous le croyez ?

CAROLINE.

J'en suis sûre!

ROGER.

Vous pourriez vous tromper.

CAROLINE.

Il m'aime tant!

ROGER.

Ce n'est pas une raison.

CAROLINE.

C'est la meilleure... Mais je reviens à notre bal; ne pensez-vous pas que ce serait mieux qu'il fût costumé... comme celui qu'a donné la duchesse d'Ayguzon?

ROGER.

Vous me consultez?

CAROLINE.

Oui, je vous consulte.

ROGER.

Vous voulez que je vous dise la vérité?

CAROLINE.

Certainement.

ROGER.

Eh bien! je pense que pour un premier bal, il vaut mieux qu'il ne soit pas costumé.

CAROLINE.

C'est dommage.

ROGER.

Pourquoi?

CAROLINE.

Parce que ma mère et moi nous avions pensé à un costume...

ROGER.

Lequel?

CAROLINE.

Celui de Cauchoise, celui du pays où mon père avait sa filature.

ROGER.

Cela ne serait pas compris... cela serait traité d'affectation de modestie et, peut-être plus sévèrement.

CAROLINE.

N'y pensons plus, ne pensons qu'au bal sans costumes... Mais alors il faudra qu'il soit superbe! C'est l'avis de ma mère.

(La pendule sonne six heures.)

ROGER.

Votre mère tient donc beaucoup à donner un bal?

CAROLINE.

Depuis que le baron lui en a si souvent parlé, elle ne pense plus qu'à cela. C'est son idée fixe....et c'est aussi la mienne.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE, ADAM.

LA MARQUISE.

Avouez que c'est un Boucher qui valait la peine d'être vu!

ADAM.

Oui, c'est un ravissant tableau d'alcôve ou de boudoir; c'est dommage qu'on ne puisse le placer dans une galerie, il vaudrait le double... (Il regarde la pendule.) Six heures un quart! Oh! comme nous allons être grondés!

LA MARQUISE.

Vous avez donc bien peur de votre femme, monsieur Adam ?

ADAM.

Demander à un mari s'il a peur de sa femme ! Perfide question ! On ne le croit jamais quand il répond : Non. Tout bien pesé, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de toujours répondre : Oui. Ça déconcerte l'esprit de contradiction et ça sème le doute.

LA MARQUISE.

C'est en effet plus habile. Adieu donc... au revoir. (A Roger.) Roger, reconduisez M. et Mlle Adam.

(Adam et sa fille sortent ; Roger les reconduit.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, seule.

La petite réfléchira sur ce que je lui ai dit... Le coup a porté juste, car il y a eu un moment où elle ne savait plus que répondre, et où elle eût été contrainte d'avouer que j'avais raison, si le père n'était venu au secours de sa fille... Elle et Roger sont restés seuls une demi-heure ! Ils ont pu se parler en toute liberté ! Souvent il ne faut qu'une étincelle qui jaillit, qu'un mot qui tombe pour briser la glace, établir la confiance, nouer l'intimité, et unir à leur insu deux destinées ? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Est-ce que Roger n'est pas très-bien ? est-ce qu'il ne porte pas un beau nom ? Est-ce que les Adam ne devraient pas s'estimer très-heureux d'un tel mariage pour leur fille ? Certes, la petite est gentille ; mais ôtez-lui sa dot, que restera-t-il ? Ce ne sera plus qu'une grisette. Je connais cent demoiselles de magasin qui aunent des rubans ou qui pèsent des bonbons, et qui sont tout aussi jolies... plus jolies qu'elles.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LA BARONNE DE GIMÉCOURT.

LA BARONNE.

Bonjour, Léonie.

LA MARQUISE.

Bonjour, Aglaé.

LA BARONNE.

Est-ce que ce n'est pas M. Adam que j'ai rencontré dans l'escalier?

LA MARQUISE.

Oui.

LA BARONNE.

Il n'était pas seul?

LA MARQUISE.

Il était avec sa fille.

LA BARONNE.

Et avec Roger...

LA MARQUISE.

Oui, Roger les reconduisait.

LA BARONNE.

Il descendait donc de chez vous?

LA MARQUISE.

Oui.

LA BARONNE.

Vous êtes liés?

LA MARQUISE.

Liée avec les Adam... Non.

LA BARONNE.

J'en suis bien aise.

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

LA BARONNE.

Parce qu'en le voyant, l'idée m'est venue que vous pensiez peut-être à sa fille pour votre fils.

LA MARQUISE.

Quelle folie !

LA BARONNE.

Elle sera immensément riche.

LA MARQUISE.

Est-ce une raison ? Roger épouser Mlle Adam ! Comment, Aglaé, cette pensée a-t-elle pu vous venir ?

LA BARONNE.

Par la peur que j'en avais.

LA MARQUISE.

Ah ! vous venez encore me parler de votre fille...

LA BARONNE.

Et de votre fils.

LA MARQUISE.

Ce serait un mariage insensé... Je vous l'ai dit cent fois, jamais je ne consentirai à ce que Roger épouse Clémence.

LA BARONNE.

Vous ne voulez pas qu'ils soient heureux !

LA MARQUISE.

Ils ne le seraient pas ! Plus un mari aime sa femme et plus il souffre d'en être réduit à la dure nécessité de compter jusques aux paires de souliers qu'elle use, ou jusques aux heures de fiacre qu'elle prend. Plus une femme aime

son mari et plus elle souffre des amères humiliations qu'elle lui voit dévorer, et en comparaison desquelles toutes les privations sont douces. Le supplice est d'autant plus grand, que la femme est plus belle et le mari mieux né. Rien de plus cruel que l'indigence dorée.

LA BARONNE.

Avec huit ou dix mille francs de revenu, on ne meurt pas de faim.

LA MARQUISE.

Non, mais on meurt d'envie. C'est trop ou trop peu. C'est trop pour gagner sa vie et risquer de faire fortune ; c'est trop peu pour ne rien faire et vivre de la vie du monde.

LA BARONNE.

Clémence et Roger ne tiennent pas à aller dans le monde...

LA MARQUISE.

C'est ce qu'on dit toujours, c'est ce qu'on ne fait jamais. Clémence est belle, très-belle, Roger voudra l'y conduire. Il n'y a que les pigeons qui se contentent d'un colombier. Je vous le demande à vous-même, Aglaé, est-ce que depuis que vous êtes mariés, vous et votre mari, vous n'avez pas hypothéqué vos biens pour les trois quarts de ce qu'ils valent?

LA BARONNE.

Il l'a bien fallu pour subvenir à l'éducation de nos enfants.

LA MARQUISE.

Il le faudrait bien aussi pour subvenir à l'éducation des enfants de Roger, si j'étais assez aveugle pour consentir à ce qu'il épousât Clémence.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

(Pendant que le Baron entre, la Baronne s'approche de la porte pour sortir.)

LA BARONNE.

C'est votre dernier mot, Léonie.

LA MARQUISE.

C'est mon dernier mot.

LA BARONNE.

Alors adieu, ma chère.

LA MARQUISE.

Adieu, ma chère.

(La Baronne sort.)

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON.

Je quitte Mme Adam... chez qui je suis allé au lieu de me rendre à mon Conseil d'administration (ce qui, par parenthèse, me fera perdre un jeton de présence). Elle a, cette fois, pleinement compris que le mariage Rodrigues n'était pas celui qui convenait à sa fille. Je suis resté trois grandes heures à lui faire toucher au doigt tous les inconvénients dont il est hérissé...

LA MARQUISE.

Pendant que le père et la fille étaient ici.

LE BARON.

Justement... L'obus est chargé, il n'y a plus qu'à y mettre le feu pour le faire éclater. Le Rodrigues est coulé, tout ce qui s'appelle coulé; il ne reviendra pas sur l'eau... je vous le garantis. Mme Adam ne veut plus en entendre parler; elle est convenue avec moi que sa fille n'avait pour lui qu'un sentiment plus voisin de la fraternité que de l'amour; que la confiance y était pour tout, que l'imagination n'y était pour rien. Elle a reconnu que ce mariage serait pour sa fille le *supplice de la richesse*; ce mot l'a frappée: elle a commencé par le trouver exagéré, elle a fini par le trouver juste. Elle va s'en expliquer carrément d'abord avec sa fille, et dès qu'elle l'aura ramenée à la raison, tout sera dit, car ce que sa fille veut, Adam le veut... Je lui ai confié, sans le nommer, que j'avais en vue le gendre qui lui convenait sous tous les rapports: justesse d'esprit, délicatesse de sentiments, bonne conduite et haute naissance. J'ai ajouté que j'en répondais personnellement.

LA MARQUISE.

En effet, comment cette petite serait-elle heureuse si elle épousait son ingénieur? Qui la recevrait? Qui recevrait-elle? Que ferait-elle de tout son argent? Tandis qu'avec Roger, au contraire, elle jouira de tous les avantages que donne une grande fortune unie à un grand nom.

LE BARON.

C'est ce qu'elle a parfaitement compris. Il n'y a plus maintenant qu'à faire la demande en règle. L'invitation des Bassipouloff l'a ravie... Elle m'en a beaucoup remercié; et sans perdre une minute, elle a sonné tout de suite et donné les ordres nécessaires pour la toilette de sa fille... La mère ne s'est pas oubliée.

LA MARQUISE.

Inutile à dire.

LE BARON.

Bref, mes actions, langage de la maison, sont en grande hausse. J'y passe pour avoir, dans le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré, un crédit illimité d'invitations. Mme Adam croit que je n'ai qu'à les demander pour les obtenir. L'excellente femme, jugeant sur l'apparence, ne se doute pas que ce qu'on appelle le monde n'est souvent qu'une trame invisible, dont une main exercée ourdit dans l'ombre tous les fils; qu'un complice involontaire, tantôt de projets dissimulés qu'il seconde avec complaisance sans les connaître, tantôt de rancunes déguisées qu'il sert avec complaisance sans les partager. Comment s'en douterait-elle? Nous-mêmes, n'y sommes-nous pas pris tous les jours? Ne nous arrive-t-il pas sans cesse de chercher, sans la trouver, l'explication de concours et de succès, de résistances et d'échecs inexplicables?

LA MARQUISE.

C'est vrai; il y a des gens devant lesquels toutes les difficultés qui devraient se dresser s'aplanissent comme par miracle, et d'autres devant lesquels toutes les difficultés qui devraient s'aplanir se dressent comme par enchantement. C'est à ce point que, plus d'une fois, j'ai été tentée de croire à une sorte de franc-maçonnerie.

LE BARON.

Et moi aussi... Peut-être existe-t-elle et peut-être est-ce vous qui la présidez! Mais revenons-en à Mme Adam... Je vous disais donc qu'elle était décidée à mettre tous les fers au feu. D'aujourd'hui en huit, elle donnera le bal en question... Il a été prévu qu'Adam commencerait par résister et finirait par céder... la fille aidant la mère. Votre offre de vous charger de la liste est acceptée avec reconnaissance. Mme Adam viendra vous en remercier demain dans la matinée.

LA MARQUISE.

La fille m'en a déjà remercié en présence du père à demi vaincu.

LE BARON, fredonnant.

« La victoire est à nous ! la victoire est à nous ! »

LA MARQUISE.

Quel service, baron, vous aurez rendu là à vos amis les Adam, et qu'ils devront vous en être reconnaissants !

LE BARON.

Mais ce n'est pas seulement à eux, marquise, que j'ai pensé...

LA MARQUISE.

Vous avez aussi pensé un peu à nous... je n'en doute pas. Aussi, après que Roger et la petite seront mariés l'un à l'autre, va-t-il sans dire, cher baron, que vous serez à la Roche-Travers comme chez vous; vous y aurez de droit, à perpétuité, votre appartement pour toute la saison où il est impossible de rester à Paris sans y mourir de chaleur et d'ennui; vous y aurez toute une écurie pour vos chevaux; vous y serez là en famille avec vos bons amis les Adam, qui y seront invités pour la saison des chasses. Chasse-t-il, votre Adam ?

LE BARON.

Mon Adam ! mon Adam ! au train dont vous poussez les choses, il ne tardera pas à être le vôtre plus que le mien.

(La pendule sonne sept heures.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE.

Madame la marquise est servie.

LA MARQUISE, au Domestique.

Mettez le couvert de monsieur le baron. (Au Baron.) Mon fils s'est évadé. Je le suspecte de dîner sournoisement chez sa tante de Gimécourt, ma pécore de belle-sœur... Je dîne seule. Vous resterez à dîner avec moi.

LE BARON.

Impossible aujourd'hui, marquise... Les Adam m'attendraient pour se mettre à table... c'est le jour de leur loge à l'Opéra... Nous voulons réussir, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Certainement.

LE BARON.

Qui veut réussir ne doit rien négliger : ce soir, je continuerai ce que j'ai commencé ce matin, et demain ce que j'ai fait aujourd'hui. Il ne suffit pas d'investir la place, il faut l'occuper.

LA MARQUISE.

Dès qu'il en est ainsi, je ne vous retiens plus, mon cher Jason. Volez à la conquête de la Toison d'or !

LE BARON.

Vous, marquise, occupez-vous secrètement de la corbeille. Il ne faudrait pas être pris au dépourvu.

LA MARQUISE.

C'est déjà fait.

LE BARON.

Oh ! la bonne mère ! elle n'a qu'une pensée : le mariage de son fils. Elle y sacrifierait le bonheur du monde entier.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Vastes et magnifiques salons. Galerie de tableaux. Fleurs. Le plus grand luxe et le luxe de meilleur goût.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAITRE D'HOTEL, UN ENTREPRENEUR.

LE MAITRE D'HOTEL.

Ici, ne l'oubliez pas, une pompe (Il montre la place.) et deux pompiers, à cause des tableaux placés si près du grand salon de danse. Vous retiendrez donc pour demain soir huit pompiers et vous aurez neuf gardes municipaux à cheval.

L'ENTREPRENEUR.

Neuf! n'est-ce pas trop?

LE MAITRE D'HOTEL.

Non: deux à droite et à gauche de la porte d'entrée ; deux à droite et à gauche de la porte de sortie; un cinquième dans la cour; deux rue du Faubourg-Saint-Honoré pour obliger les voitures de prendre la file ; deux pour empêcher qu'on ne la coupe, l'un placé à l'angle de la rue de Suresnes, l'autre placé à l'angle de la rue de la Ville-l'Évêque... Neuf, ce serait plutôt trop peu. Tout Paris est invité, tout Paris viendra... Vous êtes bien sûr que cinq cents personnes pourront souper... toutes commodément assises?

L'ENTREPRENEUR.

Très-aisément.

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous avez bien passé votre revue générale ? Vous vous êtes bien assuré que tout était en ordre et que rien ne manquerait ?

L'ENTREPRENEUR.

Rien ne manquera... On pose les derniers lustres dans la cour ; jamais cour si vaste n'aura été couverte et tendue, éclairée et chauffée. Un régiment tout entier pourrait y manœuvrer par la pluie sans en recevoir une seule goutte. Il peut geler et neiger, personne n'y aura froid. Rien n'a été épargné.

LE MAITRE D'HOTEL.

C'était l'ordre formel de madame. Elle ne veut pas qu'il reste ce soir un seul de tous vos ouvriers qui encombrent toutes les pièces ; il n'y a plus de libre que cette galerie.

L'ENTREPRENEUR.

Mme Adam doit être satisfaite de l'activité qu'ils ont déployée !

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, très-satisfaite ; aussi m'a-t-elle remis ces deux mille francs que vous leur partagerez ce soir à titre de gratification. Ils seront contents, n'est-ce pas ?

L'ENTREPRENEUR.

Oh ! très-contents ; il ne leur arrive jamais d'en recevoir d'aussi forte.

LE MAITRE D'HOTEL.

Comme tout ce qui est relatif au bal vous regarde exclusivement et que je ne puis quitter, en sortant d'ici vous entrerez à la mairie, à côté, et vous remettrez au bureau de bienfaisance ces dix mille francs, avec recommandation expresse, très-expresse, que la distribution en soit faite demain aux pauvres du premier arrondissement. Monsieur tient absolument à ce qu'elle ait lieu le même jour que le bal.

L'ENTREPRENEUR.

Ce sera fait dans dix minutes... Il est donc bien généreux, le maître ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Donner est le seul plaisir que je lui connaisse... Ah çà, vous me répondez de tout? car c'est moi qui réponds de vous !

L'ENTREPRENEUR.

N'ayez aucune crainte.

(L'Entrepreneur sort.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE MAITRE D'HOTEL.

LE MAITRE D'HOTEL.

Si madame la marquise veut prendre la peine de s'asseoir ici un instant, je vais donner l'ordre qu'on prévienne mademoiselle, car madame est très-souffrante et monsieur vient de sortir.

LA MARQUISE.

Que Mlle Adam ne se presse pas ; j'attendrai.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, seule.

Je croyais vraiment que je ne pourrais jamais entrer... La rue est obstruée de charrettes de fleurs qu'on décharge. Où a-t-on pu prendre tant de camélias ? Il doit y en avoir pour vingt mille francs ! La cour, les vestibules, les antichambres, les salons sont remplis d'ouvriers qui vont, qui

viennent, qui montent, qui descendent. Pour arriver ici, il m'a fallu traverser une forêt d'échelles. Ce sera incontestablement le plus beau bal de l'hiver.... le plus magnifique... le plus élégant. Et dire que tout cela est l'œuvre de gens qui n'étaient rien, qui n'avaient rien, ils l'avouent eux-mêmes ! C'est à croire qu'on rêve !

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, UN VALET DE PIED.

LE VALET.

Mademoiselle va venir ; elle conjure madame la marquise de ne pas s'impatienter.

LA MARQUISE.

Rassurez-la, et dites-lui que je ne m'impatiente pas.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule.

De telles gens posséder le plus bel hôtel de Paris, l'un des plus anciens châteaux de France, le château de la Roche-Travers, les plus beaux tableaux, les plus beaux bronzes, les plus beaux marbres ! Réunir ainsi tous les luxes ! C'est le renversement du monde ! c'est le renversement de toutes les idées ! Et l'on veut qu'une société où de si rapides fortunes s'élèvent, tandis que les plus anciennes tendent toutes à décliner, ait une longue existence ! Cela est impossible. Il viendra une révolution qui fera litière de tout cela, qui balayera tous ces gens-là, qui les fera rentrer dans le néant dont ils n'auraient jamais dû sortir et qui nous ramènera ! Il n'y a qu'une bonne révolution qui puisse rétablir l'ordre ! Le

peuple ne saurait éternellement supporter que des gens de rien insultent ainsi par leur luxe à sa misère. Je fais exception pour les Adam. Mme Adam est une bonne femme et une femme de bon sens! Elle a compris que la fortune n'est pas tout, qu'un nom est nécessaire pour la compléter, pour la légitimer... que la manière dont la fortune est transmise fait oublier la manière dont elle a été acquise. Mais comme c'est heureux pour ces Adam qu'ils aient eu une fille au lieu d'avoir eu un fils! Car enfin le fils eût été obligé de garder son nom d'Adam. Il n'aurait pas pu en changer... Il faut en convenir, ces gens-là ont tous les bonheurs!

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, CAROLINE.

LA MARQUISE.

Je suis venue ce matin, chère enfant, pour arrêter avec votre mère et vous certaines dispositions de notre bal... je dis le nôtre, puisque votre mère a bien voulu que ce fût moi qui l'assistasse. Mais on m'annonce qu'elle est souffrante; qu'a-t-elle donc?

CAROLINE.

Elle est effectivement très-souffrante; mais cette indisposition, qui ne sera pas longue, je l'espère, n'est point ce qu'il y a de plus grave.

LA MARQUISE.

Vous m'inquiétez! Qu'y a-t-il? Est-ce que la baisse des fonds aurait fait perdre à votre père de grosses sommes à la Bourse?

CAROLINE.

Il n'y joue pas.

LA MARQUISE.

Est-ce qu'il aurait essuyé quelque banqueroute?

CAROLINE.

Presque toute sa fortune est en titres qui sont déposés à la Banque de France.

LA MARQUISE.

Eh bien! que s'est-il donc passé depuis hier soir? Roger et moi nous vous avons quittés, votre mère et vous, si en train, si gais, que votre père est allé se coucher en prenant minuit pour dix heures.

CAROLINE.

Je ne sais comment vous le dire.

LA MARQUISE.

Vous m'effrayez.

CAROLINE.

Le bal ne peut avoir lieu. Il faut absolument le contremander; c'est l'avis de maman...

LA MARQUISE.

Le contremander! Impossible, ma chère enfant, les invitations sont parties depuis six jours; tout Paris sait que je m'en suis chargée; ce serait un manque d'égards pour mes amis, qui ne me le pardonneraient pas.

CAROLINE.

Alors que faire?

LA MARQUISE.

Donner le bal puisqu'il est impossible de faire autrement. Mais qu'est-il donc arrivé? Vous ne me le dites pas.

CAROLINE.

Il est arrivé que le duc et la duchesse d'Ayguzon, qui avaient été si aimables pour nous, qui nous avaient invités à leur bal costumé, ont renvoyé ce matin sous enveloppe les trois invitations qui leur avaient été adressées.

LA MARQUISE.

Comment! les d'Ayguzon ont fait cela!

CAROLINE.

Ils l'ont fait.

LA MARQUISE.

Après les deux contredanses auxquelles Joseph d'Ayguzon vous a invitée chez les Bassipouloff, ce qui a été si remarqué!

CAROLINE.

Au bal de sa mère, j'avais déjà dansé avec lui.

LA MARQUISE.

C'est inexplicable; mais est-ce qu'ils n'ont rien écrit, rien fait dire?

CAROLINE.

Ils n'ont rien écrit, rien fait dire; seulement, il y avait sous l'enveloppe ces lignes d'un petit journal qui a une grande vogue: *l'Esope.*

LA MARQUISE, prenant le journal.

Ces lignes, que renferment-elles donc? (Elle lit.) « L'événement du jour, dont tout le monde s'entretenait ce soir » au foyer de l'Opéra, est le mariage imprévu de la fille de » M. Adam, surnommé le Millionnaire, ancien filateur, plus » heureux dans ses spéculations de Bourse que dans ses » opérations de filature, avec le fils aîné du duc d'Ayguzon, » descendant par les hommes du fameux Loiselay, ancien » fermier général, et par les femmes de cette joyeuse maîtresse de Louis XV, qui, tournant en raillerie la devise » britannique, et adoptant pour *listel* de ses armoiries une » jarretière, y fit graver ces mots: *Honni soit qui mal s'y* » *pense.*

» La future épouse apporte à son futur époux (style de » tabellion) dix millions de dot et quarante millions d'espé» rance. La corbeille et le trousseau sont déjà, dit-on, com-

» mandés. On parle de parures fabuleuses en diamants, en » perles, en émeraudes, coûtant des sommes folles. Ce qui » est certain, c'est qu'après-demain mercredi l'hôtel Adam » ouvre ses vastes salons par un grand bal donné à l'occa- » sion de ce mariage, dont chacun s'empressait d'aller féli- » citer la famille Adam dans sa loge d'avant-scène, où trô- » naient ce soir le père, la mère et la fille. Adam et Ève » rentrant dans le paradis n'auraient pas été plus radieux. » (La Marquise, après avoir lu, s'écriant :) L'indignité ! Quelle peste que ces journaux ! Ils la donnent à tout ce que touche leur plume.

CAROLINE.

Que leur avons-nous fait ? Nous ne les connaissons pas !

LA MARQUISE.

Non ; mais ils vous connaissent. Je comprends maintenant le renvoi par les d'Ayguzon de leurs invitations. Ce renvoi, tout Paris aujourd'hui va le savoir ! Tout Paris va retentir du bruit de cette injure ! Pauvre enfant, c'est là un coup funeste... on ne peut le parer ! un affront sanglant... Comment le venger ?

CAROLINE.

Oui, comment ?

LA MARQUISE.

A la place de votre père, je ne sais où s'arrêterait ma colère. Voir ainsi s'écrouler en un instant tout l'avenir d'une fille qui lui est si chère, d'une héritière si riche ! Vous savez combien je vous aime, ma chère petite ; je vous dois donc la vérité. Eh bien ! il ne faut pas vous le dissimuler, après cet outrage, s'il reste impuni, — et vous n'avez personne pour en demander raison au duc d'Ayguzon, — après cet outrage, il ne vous sera plus possible de reparaître dans le monde où vous étiez admise.

CAROLINE.

Oh ! tant mieux, je le déteste !

LA MARQUISE.

Vous dites cela aujourd'hui où vous vous sentez blessée ; mais vous ne le direz plus aussitôt que vous vous sentirez délaissée.

CAROLINE.

Nous quitterons Paris.

LA MARQUISE.

On ne quitte Paris que pour y revenir, quand on y laisse après soi tant de trésors !

CAROLINE.

Mais que faire ?

LA MARQUISE.

L'embarras est extrême ; car les d'Ayguzon, qui sont si nombreux, vont tous courir chez tous leurs amis qui sont les miens ; ils vont les prévenir, ils vont les coaliser, ils vont les passionner ! j'en suis sûre, aucun ne viendra. Il suffit d'une heure, à Paris, pour qu'une nouvelle comme celle-là y soit connue de tout le monde... Il y a tant de désœuvrés qui n'ont d'autre emploi de leur temps que celui de se transmettre les nouvelles, surtout les mauvaises, avec la rapidité électrique. On dirait qu'il existe entre eux je ne sais quel fil conducteur dont ils semblent les poteaux.

CAROLINE.

Oh ! ce n'est que trop vrai !

LA MARQUISE.

Vos immenses salons seront déserts ; il faut s'y attendre. Quelle joie, quel triomphe pour les d'Ayguzon ! quel chagrin, quel revers pour votre père, un si digne homme ! pour votre mère, une si aimable femme ! pour vous, enfin, chère enfant, après tous les succès que vous avez eus cet hiver dans le monde ! Du moins avez-vous réuni vos amis ?

CAROLINE.

Où les trouver ? Puis, ma mère, après avoir ouvert cette enveloppe et lu cet article, en a éprouvé un tel saisissement qu'il a fallu tout de suite la mettre au lit... Mon père, sans doute pour ne rien laisser voir de son mécontentement, est sorti aussitôt sans dire où il allait. Où est-il allé? Je n'en sais rien : peut-être chez vous...

LA MARQUISE.

Alors on lui aura dit chez moi que j'étais sortie pour venir ici... où j'ai dit à Roger de me reprendre... Le baron... votre grand maître des cérémonies, votre ami et le mien, est un homme de bon conseil et un esprit plein de ressources... Vos parents l'ont-ils consulté?

CAROLINE.

Il n'était pas encore l'heure où il vient tous les jours.

LA MARQUISE.

Consultez-le... je ne sache que lui qui puisse, s'il y a un moyen, nous tirer vous et moi de ce mauvais pas. Mais votre père, qu'a-t-il dit?

CAROLINE.

Comme c'étaient ma mère et moi qui, malgré son avis, avions insisté pour donner ce malheureux bal, nous nous attendions à ce qu'il nous en fît d'amers reproches et à ce qu'il nous rappelât durement ce qu'il nous avait dit avant que l'accomplissement du fait vînt montrer la justesse de ses prévisions. Je crois encore entendre ses paroles, moitié sérieuses et moitié enjouées ; je crois l'entendre encore nous dire : — « Attendez donc, pour ouvrir vos salons aux indifférents et aux malveillants, pour les inviter, pour les recevoir, pour leur donner des fêtes, que quelque grande fortune nouvelle soit venue, par son éclat et son retentissement, faire ombre et diversion à la nôtre ! Mais, si vous ne voulez absolument pas attendre, si vous êtes si pressées toutes les deux de faire danser de joie les jaloux et les rail-

leurs, alors faites imprimer en tête des billets d'invitation : Grand Bal *donné au bénéfice des envieux*, afin qu'ils n'ignorent pas que nous savons exactement d'avance à quoi nous en tenir. »

LA MARQUISE.

Il vous a dit cela... et vous avez passé outre !

CAROLINE.

Oui, pour notre malheur... Fortement encouragées, ardemment soutenues par le baron, ma mère et moi, nous n'avons tenu aucun compte de ces observations si sensées; nous les avons prises en riant. Tout autre que mon père eût triomphé de ce qui nous arrivait; mais mon père est si bon que, témoin du violent chagrin de ma mère, il n'a pas voulu laisser échapper une seule parole qui pût y ajouter. Il ne lui a dit que ces seuls mots: « C'est une leçon, qu'elle nous serve ! » Il m'a embrassée tendrement; j'avais des pleurs dans les yeux; il m'a embrassée une seconde fois, et il est sorti.

LA MARQUISE.

Sans donner aucun ordre ?

CAROLINE.

Aucun.

LA MARQUISE

Sans dire si le bal aurait lieu ?

CAROLINE.

Sans rien dire.

LA MARQUISE.

S'il n'aurait pas lieu ?

CAROLINE.

Il n'a pas fait connaître sa volonté ; c'est là ce qui prolonge notre incertitude, notre anxiété.

LA MARQUISE.

Dans son trouble, il aura oublié de s'expliquer.

CAROLINE.

Oh! mon père n'oublie jamais rien; il pense à tout. Et d'ailleurs pour sortir il aura bien été obligé de se frayer un passage au travers de toute cette haie de tapissiers et de décorateurs.

LA MARQUISE.

Qu'il m'a fallu traverser, non sans peine... Que peut-il être allé faire?

CAROLINE.

C'est ce que je voudrais savoir. Le voyant tous les traits du visage violemment contractés, je n'ai pas osé le lui demander.

LA MARQUISE.

Je le comprends parfaitement... Oh! les sottes gens que ces d'Ayguzon! Je les hais. Je ne leur pardonnerai jamais tout le mal qu'ils viennent de vous faire; mais moi-même, comment l'apprendrai-je à mon pauvre Roger? Quel chagrin cet éclat va lui causer! dans quelle colère indicible il va se mettre contre eux!

CAROLINE.

Lui?

LA MARQUISE.

Oui, lui! Est-ce que cela vous étonne? Mais votre étonnement ne doit pas me surprendre. Vous ignorez que, depuis le jour où il vous a rencontrée pour la seconde fois et où vous avez causé seuls tous les deux, il ne me parle plus que de vous.

CAROLINE.

De moi?

LA MARQUISE.

Oui, de vous... Et ce que vous ne savez pas, c'est qu'il aimait depuis très-longtemps une des filles de ma belle-sœur, la baronne de Gimécourt... Autrefois, il ne me parlait que de sa cousine Clémence; maintenant, il ne m'en parle plus.

CAROLINE.

Il est donc inconstant?

LA MARQUISE, visiblement embarrassée.

Inconstant... lui!... Non... au contraire... il est très-constant... il ne l'est que trop.

CAROLINE.

Est-ce qu'on l'est jamais trop?

LA MARQUISE.

Non certes. Je me suis mal expliquée; je voulais dire que, pendant longtemps, il s'était imaginé avoir de l'amour pour sa cousine, tandis qu'il n'avait pour elle que ce sentiment de confiance mutuelle qui naît d'une camaraderie prolongée... Roger avait pour Mlle de Gimécourt, sa cousine, le même sentiment, absolument, que celui que vous avez pour M. Rodrigues, votre ami d'enfance ou à peu près; il ne tenait pas plus à elle que vous ne tenez à lui...

CAROLINE.

Oh! je vous demande pardon, madame, j'y tiens.

LA MARQUISE.

Vous vous l'imaginez! vous vous trompez! Ce n'est point vous qui y tenez, c'est votre père qui y tient, parce qu'il sait que ce mariage vous empêchera d'aller dans le monde que vous aimez et qu'il n'aime pas... c'est tout simple; mais ce qui est simple à son âge ne l'est pas au vôtre. Cet égoïsme paternel, qui peut mieux le comprendre et l'excuser que l'égoïsme maternel? Moi aussi, j'ai mon égoïsme, et je l'a-

voue ; je rêve pour mon fils tout ce qu'une mère peut rêver : un riche mariage avec une bru charmante. J'ai pour lui toute l'ambition dont il manque, toute la fierté qu'il n'a pas. Il est si modeste !... Vous avez dû le remarquer...

CAROLINE.

Non... je n'y ai pas fait attention.

LA MARQUISE.

Mais entre votre père et moi, voici la différence : l'égoïsme m'éclaire, tandis que l'égoïsme l'aveugle ; oui, il aveugle votre père, car il l'empêche de voir tous les inconvénients du mariage qu'il s'est mis en tête.

CAROLINE.

Mais c'est moi qui l'ai désiré.

LA MARQUISE.

C'est très-bien à vous de le dire... peut-être même, par tendresse filiale, avez-vous fini par le croire ; mais, moi, je n'en crois rien. Ce mariage n'a pour vous que des inconvénients et pas un avantage.

CAROLINE.

Il a l'avantage de ne pas me séparer de mon père et de ma mère.

LA MARQUISE.

C'est beaucoup ; mais ce n'est pas assez. Tel autre mariage, non plus, ne vous eût pas séparée de vos parents, et à cet avantage il en eût joint un autre, non moins grand, non moins décisif, celui de ne pas vous séparer du monde. Votre mère, qui a infiniment de tact, est tout à fait de mon avis sur ce point ; et, si je n'en avais longuement causé avec elle, je ne vous aurais pas dit, chère enfant, tout ce que je viens de vous dire... je ne m'y serais pas crue autorisée... c'est donc comme une seconde mère qui vous parle. Aussi ne m'en voudrez-vous point, n'est-ce pas, de m'exprimer ainsi avec vous en toute liberté comme en toute amitié ?

CAROLINE.

Comment, madame, pourrais-je vous en vouloir d'une marque d'intérêt que vous voulez bien me donner? Je ne puis qu'être profondément touchée de cet entretien.

LA MARQUISE.

Alors promettez-moi d'y réfléchir.

CAROLINE.

Oh! en ce moment, je suis incapable de réfléchir sur rien...

LA MARQUISE.

Je ne dis pas tout de suite, je dis plus tard.

CAROLINE.

Je n'ai qu'une pensée, qu'une seule: comment échapper à ce malheureux bal? comment rendre à mon père sa gaieté, à ma mère sa santé? Mais permettez, madame, que je monte près de ma mère pour savoir si elle va mieux et si elle peut avoir l'honneur de vous recevoir.

LA MARQUISE.

Allez, allez, chère enfant; dites-lui que j'éprouve un impérieux besoin de lui serrer cordialement la main; que je comprends tout ce qu'elle doit souffrir et que je le ressens profondément.

CAROLINE.

Vous me pardonnerez de vous laisser seule.

LA MARQUISE.

Si elle est plus souffrante, ne vous hâtez pas de redescendre... Vous me laissez en bonne compagnie... avec tous ces beaux tableaux qu'on ne saurait se lasser de regarder.

(Caroline sort.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, *seule.*

Les choses vont plus vite et plus loin que mes prévisions. Les pauvres gens! je commence à les plaindre. Comment sortiront-ils de là? Vrai, je ne pardonnerais pas aux d'Ayguzon cet éclat, s'il ne devait aboutir au mariage que je poursuis. Roger, sans le savoir, a fait la conquête de la mère; il s'est mis d'autant plus en frais de bonne grâce et de cordialité, qu'il se doutait moins de mes projets. Il ne s'en doute pas encore... heureusement! Ce mariage a deux avantages : il assure à mon fils une grande fortune et l'empêche de commettre la faute d'épouser sa cousine! Plutôt une mésalliance qu'une folie! Quand on porte un nom qui remonte à dix siècles et qu'on a perdu son patrimoine, on ne fait pas un mariage d'affection, on fait un mariage de restauration. L'honneur de la maison avant le bonheur du ménage! Est-ce que les princes, dont cependant on envie le sort, écoutent pour se marier le penchant de leur cœur? non. En sont-ils moins heureux? non. En aiment-ils moins leur femme et leurs enfants? non. Le plus souvent la raison d'État à laquelle ils paraissent sacrifiés les sert mieux que s'ils ne consultaient que leur goût. Elle les sauve de la séduction, de l'intrigue, du caprice. Mais d'ailleurs, Roger sera-t-il donc si à plaindre? Il habitera ce magnifique hôtel... qui lui sera rendu. Il aura un jour vingt millions de fortune. Dans deux ans on aura oublié qui était sa femme et comment elle se nommait. Le père et la mère, il est vrai, continueront toujours de s'appeler Adam! Mais ce ne sont pas eux que Roger épouse. Le lendemain de son mariage, il sera le maître. Il entreprendra un grand et beau voyage pendant lequel les Adam auront le temps de se déshabituer de ne vivre que pour leur fille et par leur fille.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE.

Mais accourez donc, baron! vous êtes attendu avec la plus vive impatience...

LE BARON.

J'accours... Je sors de mon Conseil d'administration, où j'ai touché mon jeton de présence.

LA MARQUISE.

Vous savez ce qui se passe!

LE BARON.

Comment l'ignorerais-je?

LA MARQUISE.

C'est vrai, puisque c'est vous qui avez tout fait, tout préparé.

LE BARON.

Sous vos inspirations, marquise... Vous avez été la tête, je n'ai été que le bras.

LA MARQUISE.

Mme Adam est au lit! la pauvre femme! Le père Adam est sorti, à ce qu'il paraît, tout effaré, et la chère petite est si troublée qu'elle ne pense plus à son Rodrigues. Je viens de l'ausculter, comme dirait mon médecin... Il n'est rien qu'elle ne soit prête à immoler pour apaiser l'orage et sauver de la raillerie son père et sa mère! Mais ce n'est pas tout que d'avoir noué la situation, il s'agit maintenant de la dénouer: la corde est trop tendue, il faut se hâter de la

détendre pour empêcher qu'elle ne se rompe... C'est pourquoi je vous attendais si impatiemment. Parlez.

LE BARON.

Je vous écoute.

LA MARQUISE.

Quel est votre avis?

LE BARON.

Quel est le vôtre?

LA MARQUISE.

Mais c'est votre opinion que je veux avoir.

LE BARON.

J'attendrai, pour en avoir une, que vous ayez prononcé.

LA MARQUISE.

Baron, nous ne sommes pas ici au sein de votre Conseil d'administration... Nous perdons là un temps précieux. Je vous demande de dire ce qu'il y a à faire.

LE BARON.

Brusquer le dénoûment... Le bal n'est que pour demain soir; il reste vingt-quatre heures pour agir. Ce serait une faute irréparable de le contremander. Il faut donc le maintenir. Les d'Ayguzon vont tous aujourd'hui, sans perdre une minute, miner le terrain... Ne nous abusons pas, ils ont tous les avantages de leur côté : ils sont les plus nombreux, les plus riches, les plus puissants; nous aurons donc, vous et moi, grande peine à le contre-miner, à moins que tout ne s'arrange ce matin avec Adam... Dans ce cas, le journal qui a fait le mal pourrait servir à le réparer, en disant ce soir qu'il n'y a eu dans la nouvelle du mariage, ébruitée par l'indiscrétion des fournisseurs de la corbeille et du trousseau, qu'une erreur de nom; que ce n'est point le marquis d'Ayguzon, mais le marquis de la Roche-Travers qui épouse Mlle Caroline Adam... Qu'en pensez-vous?

LA MARQUISE.

Je pense qu'au lieu de donner deux cent mille francs de rente en dot à sa fille (ce n'est pas assez), il faudra que le père en donne trois cent mille !... Il le peut !... Cent mille francs de rente de plus, ce n'est rien pour lui, de son propre aveu...

LE BARON.

Certainement... mais le moment pour les demander sera-t-il bien choisi ?

LA MARQUISE.

Vous arrangerez cela, baron... Ce sera votre affaire; moi je n'entends rien aux questions d'argent qu'il faut débattre. A l'égard de notre monde, à nous, rien ne paraîtra plus simple qu'ayant acheté pour sa fille l'hôtel et le château de la Roche-Travers, M. Adam ait désiré qu'elle portât le titre et le nom de la terre comprise dans sa dot et que, moi, j'y aie consenti... Un fief sans seigneur comme un seigneur sans fief, c'est un clocher sans cloche.

LE BARON.

Et votre fils ?

LA MARQUISE.

Les millions ont une éloquence invincible, qui agit même sur les plus désintéressés ! Comment résister à six millions en espèces et à vingt millions en espérances ?

LE BARON.

Surtout maintenant que les imaginations sont plus exercées à calculer qu'à rêver.

LA MARQUISE.

Aidés du concours de la mère Adam... On y peut compter, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Oh ! maintenant, tout à fait.

LA MARQUISE.

Je cherche d'où pourrait nous venir l'obstacle, d'où pourrait tomber la pierre d'achoppement ?

LE BARON.

C'est aussi ce que je me demande. Je ne vois rien qui puisse nous contrecarrer.

LA MARQUISE.

On aura toutes les dispenses. Dans des conditions ordinaires, un mariage en plein carnaval ne serait pas admissible; mais après l'éclat des d'Ayguzon, tout le monde comprendra qu'il n'était pas possible de le différer jusqu'après le carême.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CAROLINE.

LA MARQUISE.

Eh bien ! comment va votre mère?

CAROLINE.

Plus mal; la fièvre s'est déclarée... C'est là ce qui m'a obligé de rester plus longtemps que je ne pensais. Le médecin vient d'arriver. (Au Baron) Enfin, baron, vous voici !

LE BARON.

Oui, me voilà !

LA MARQUISE.

Pauvre petite ! que je vous plains, et combien je maudis ce bal...

CAROLINE.

Mais puisque ma mère est sérieusement malade, c'est une

raison toute naturelle pour le contremander. Il n'y aura qu'à écrire la vérité.

LA MARQUISE.

La charmante enfant ! Baron, quelle adorable ingénuité !... Écrire la vérité ! mais, mon enfant, personne n'y croira. De tous les prétextes qu'on invente chaque jour pour se dispenser d'une chose convenue, est-ce qu'alléguer qu'on est malade n'est pas le plus vulgaire et le moins vraisemblable ?

CAROLINE.

Mais le docteur Cabarrus, qui a vu ma mère et qui l'a trouvée très-souffrante, le déclarera.

LA MARQUISE.

A qui le déclarera-t-il ? Pensez donc, mon enfant, que le nombre des invitations qui ont été envoyées s'élève à plus de deux mille, qu'elles sont pour demain soir, que lady Bloumfield, qui devait donner un bal le même jour que vous, n'a consenti à remettre le sien à la semaine prochaine qu'à ma demande la plus instante.

CAROLINE.

Que faire ?

LA MARQUISE.

Je verrai le médecin ; je lui promettrai que votre mère ne paraîtra que dix minutes et se retirera dès qu'elle aura fait acte de présence. Si personne ne vient, elle ne sera pas obligée de rester ; si, au contraire, tout le monde vient, si nous parvenons à conjurer l'orage, à déjouer la conspiration...

CAROLINE.

Oh ! comme ce serait heureux !

LA MARQUISE.

Ce n'est encore qu'une hypothèse.

CAROLINE.

Je le sais.

LA MARQUISE.

Au milieu de tant de salons ouverts et de tant de monde invité, c'est à peine si on s'apercevra de l'absence de votre mère. En tout cas, si l'on s'en aperçoit, on lui saura gré d'avoir maintenu ses invitations, quoique souffrante. Ce sera d'un excellent effet. Songez, chère enfant, qu'il s'agit maintenant moins d'un bal donné que d'une bataille livrée, et qu'il faut la gagner. Une retraite équivaudrait à une défaite qui rendrait votre père l'objet de la risée parisienne. C'est ce qu'il importe de prévenir à tout prix.

CAROLINE.

Oh! madame la marquise, que vous êtes bonne, et que de reconnaissance je vous ai pour maman et pour papa!

LE BARON, à Caroline.

Maman et *papa!* je vous y prends encore.

CAROLINE.

Ah! dans ce moment-ci où je suis troublée, c'est bien excusable, n'est-ce pas, madame la marquise?

LA MARQUISE.

Quoi donc?

CAROLINE.

Le baron me reprend toujours quand il m'arrive de dire *maman* et *papa*, au lieu de dire ma mère et mon père...

LE BARON.

Je ne le fais qu'entre nous... quand nous sommes seuls... Est-ce que j'ai tort, marquise?

LA MARQUISE.

Non, baron; mais il ne faut pas non plus rien exagérer et tomber dans une sévérité excessive. La chère petite, elle dit si bien tout ce qu'elle dit!... Mais, pendant que nous causons ainsi, le temps passe sans rien arrêter, sans rien conclure.

LE BARON.

On ne peut rien arrêter, rien conclure avant que mon excellent ami Adam soit de retour.

CAROLINE.

Puisque mon père tarde tant à rentrer, je retourne encore un instant près de ma mère.

LA MARQUISE.

Cette fois, chère enfant, je veux absolument vous accompagner et la voir... Laissez-moi essayer de la rassurer et de la calmer.

CAROLINE.

Chère madame, que vous êtes bonne !

LA MARQUISE.

Baron, attendez-moi, je ne serai qu'une minute... Le temps de lui dire que tout n'est pas désespéré.

LE BARON.

Si je montais avec vous ?

CAROLINE.

Non ; deux personnes à la fois, ce serait trop... elle est si abattue et si faible... cela la fatiguerait... restez.

LE BARON.

Je reste.

(Caroline et la Marquise sortent.)

SCÈNE X.

LE BARON, seul.

A présent que je suis seul, c'est comme au sein de mon Conseil d'administration, quand la majorité y est incertaine, je recommence à douter de moi-même. J'ai peut-être eu

tort de me jeter entre ces deux mariages, l'un qu'il s'agit d'empêcher, l'autre qu'il s'agit d'accomplir. Mais pouvais-je ne pas tenter ce que j'ai tenté ? Étais-je libre de me conduire autrement ? Adam, c'est vrai, est mon meilleur ami, c'est mon collègue... je lui dois une excellente et très-agréable situation où il n'y a absolument rien à faire qu'à profiter dans toutes les fusions de toutes les chances de gain, sans courir aucun risque de perte... Mais lié avec la marquise, autant que je l'ai été, pouvais-je refuser de l'aider dans l'exécution du projet conçu dans ses entrailles de mère ? Pouvais-je échapper à ses reproches ? pouvais-je échapper surtout à ses instances ? Si raide et si hautaine, elle sait être, dès qu'elle le veut, si souple et si pateline ! Maudite rencontre que celle qui a eu lieu entre elle et Adam, à l'hôtel de la Roche-Travers, le jour de l'ouverture de ce testament ! Le soir même, la marquise m'a demandé de venir causer avec elle... ce soir-là, je lui ai dit franchement tout ce qui devait la détourner de son dessein... je ne lui en ai dissimulé aucune des difficultés, mais c'était comme si je ne lui avais pas parlé. Elle suivait sa pensée sans m'écouter. Depuis cette conversation, que de fois elle m'a accusé de manquer de zèle et de dévouement ! que de fois elle m'a accusé de ne la seconder qu'avec froideur ! Que de fois j'ai dû, pour la satisfaire, redoubler d'efforts ! Mais pourquoi donc me viendrait-il tardivement des scrupules ? Ne suis-je pas justifié par la pureté de mes intentions ? Après tout, ce que j'ai voulu, n'était-ce pas que cette jeune fille, qui est charmante et que j'affectionne, eût dans le monde une situation qui fût d'accord avec sa fortune et qui la rendît heureuse ? N'est-ce pas là un bon sentiment ? Oui ; mais cela ne suffit pas ; il faut encore réussir. Il n'y a que le succès qui légitime... même le bien.

SCÈNE XI.

LE BARON, LA MARQUISE.

LE BARON.

Comment est-elle ?

LA MARQUISE.

Je l'ai laissée un peu plus calme... Mais pendant que nous sommes seuls, contez-moi donc vite comment il se fait que les journaux aient parlé ce matin si à point du mariage des d'Ayguzon.

LE BARON.

Rien de plus simple.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous fait ?

LE BARON.

Je suis allé hier soir à l'Opéra, et pendant l'entr'acte j'ai aperçu l'un des rédacteurs de ce mauvais petit journal *l'Esope*, qui a réussi à se glisser, on ne sait comment, sur toutes les tables de salon. Je me suis mêlé au groupe dont il faisait partie, et après avoir parlé d'une chose et de l'autre, du cours de la rente... qui n'en parle pas? de la mort du vieux général Briffaut, du mariage de miss Edwood, qui a dix-huit ans, qui est belle, qui est riche, avec le marquis de la Tour du Puy, qui a cinquante ans et qui n'a pas le sou, je suis arrivé, par cette transition nécessaire, à m'indigner de ce qu'on disait inconsidérément que Mlle Caroline Adam, la fille de mon meilleur ami, épousait le marquis d'Ayguzon... uniquement... parce qu'ils avaient dansé plusieurs fois ensemble, parce qu'elle avait été priée au bal costumé de la duchesse, parce que Mme Adam donnait mercredi un grand bal... comme si tout cela, — ai-je ajouté,

— n'était pas parfaitement simple... Puis, feignant de reconnaître tout à coup le rédacteur de *l'Esope*, je l'ai attiré dans un coin et l'ai conjuré de ne pas imprimer un mot de cette nouvelle, dont je lui ai dit que tout le monde parlait. Il m'a répondu avec le ton de la plus grande bonhomie que je pouvais compter sur sa discrétion à l'égal de la mienne, et ce matin, avant le lever du soleil, l'article était déjà dans les mains de tous les d'Ayguzon...

LA MARQUISE.

Vous le leur avez donc fait adresser?

LE BARON.

Moi! non.

LA MARQUISE.

Qui le leur a envoyé?

LE BARON.

Amis et ennemis. Dès qu'il s'agit d'une fâcheuse nouvelle ou d'un coup douloureux à porter, est-ce que ce n'est pas un steeple-chase qui s'ouvre entre amis et ennemis à qui arrivera premier? Il n'y manque que le commissaire, avec son drapeau, pour décerner le prix. Vous voyez qu'ils n'ont point trompé mon attente et n'ont pas manqué d'émulation! Je me suis levé parfaitement sûr de mon fait. Je suis allé déjeuner au café du passage de l'Opéra pour entendre ce que disaient tous ces gens de la petite Bourse... Les uns riaient et se moquaient de mon pauvre ami Adam et de ses prétentions d'alliance dans le faubourg Saint-Germain; d'autres les trouvaient toutes simples et soutenaient que le bon mariage était pour le marquis d'Ayguzon... Du passage de l'Opéra, je me suis rendu en toute hâte au bureau de *l'Esope* pour m'y plaindre hautement de ce qu'on m'avait si mal gardé la parole donnée. Je n'ai pu tirer du rédacteur que la réponse d'usage.

LA MARQUISE.

Cette réponse, quelle est-elle?

LE BARON.

La voici textuellement :

« Un journal est un écho. Si vous ne voulez pas qu'il » répète ce que vous ne devez pas dire, ne dites point ce » qu'il ne doit pas savoir. Quel intérêt offriraient nos jour- » naux s'ils étaient plus réservés que vos salons ? Ils res- » sembleraient à des photographes qui attendraient, pour » prendre une empreinte, que le soleil fût couché. Tout » journal circonspect est un journal suspect. Que par le » motif le plus honorable il lui arrive de se taire sur un fait » acquis à la malignité, aussitôt tous les abonnés de s'écrier : » Il a vendu son silence ! Les plus indulgents de ses lecteurs » sont ceux qui le qualifient d'insignifiant et le menacent de » se désabonner. Au contraire, c'est à qui achètera, citera, » commentera, conséquemment propagera le journal indis- » cret, le journal qui ose tout et ne ménage rien. On affecte, » il est vrai, de s'indigner contre son audace, mais ce qui » en fait le succès, c'est précisément l'hypocrite complicité » de cette retentissante indignation. A ma place, monsieur, » et si vous teniez ma plume, que feriez-vous ? »

LA MARQUISE.

Quelle impudence ! Qu'avez-vous répondu à cet insolent ?

LE BARON.

L'interpellation était à bout portant : il fallait répliquer...

LA MARQUISE.

Vigoureusement.

LE BARON.

C'est ce que j'ai fait.

LA MARQUISE.

Vous avez très-bien fait ? Que lui avez-vous répliqué ?

LE BARON.

Je lui ai répliqué que je n'étais pas venu pour répondre à sa question, mais pour me plaindre hautement qu'il eût manqué à la parole qu'il m'avait donnée.

LA MARQUISE.

S'est-il décontenancé?

LE BARON.

Pas du tout... — « Quelle parole vous ai-je donnée? a-t-il » repris de l'air le plus tranquille du monde. Je vous avais » promis une discrétion égale à la vôtre. Ai-je rien imprimé » de plus que ce que je vous avais entendu dire? » — A cela, qu'avais-je à riposter? Rien. Je n'avais plus qu'à me retirer en élevant la voix et en fermant bruyamment la porte : c'est ce que j'ai fait.

LA MARQUISE.

Quel parfait ambassadeur vous eussiez été, et quels services vous eussiez pu rendre à votre pays!

LE BARON.

Je les rends à mon Conseil d'administration.

LA MARQUISE.

Votre ami Adam n'arrive pas!

LE BARON.

Où peut-il être et que peut-il faire?

LA MARQUISE.

Ce bal de demain eût été superbe! Mais il faut qu'on le donne, on le donnera. Ce mauvais journal n'aura pas menti. Il a annoncé un mariage, le mariage aura lieu ; il n'y aura de changé que le nom du futur mari. Au lieu de s'appeler le marquis d'Ayguzon, il s'appellera le marquis de la Roche Travers. La petite n'y perdra rien... Elle aura été dignement vengée d'un cruel affront! Et, j'en suis sûre, Roger

finira par s'y attacher et par se consoler de n'avoir pas épousé sa cousine.

LE BARON.

S'il ne se console pas et qu'il continue d'aimer sa cousine... Eh bien ! il en fera l'amie de sa femme !

SCÈNE XII.

Les Précédents, ADAM.

LE BARON.

Nous parlions de vous, Adam...

LA MARQUISE.

Nous vous attendions avec impatience... il me tardait, cher monsieur Adam, de vous dire à quel point je suis indignée, outrée de ce qui vous arrive... Votre pauvre et charmante fille m'a tout conté ; elle est au désespoir, et je le comprends... Un tel outrage...

ADAM.

Veut une réparation !

LA MARQUISE.

C'est ce que j'allais dire ; mais laquelle ?

ADAM.

C'est ce que j'allais vous demander, madame la marquise.

LA MARQUISE.

C'est ce que nous cherchons depuis une heure avec le baron, sans l'avoir trouvé.

ADAM, *au Baron ironiquement.*

Comment, un gentilhomme tel que vous a cherché si longtemps, sans la trouver, la réparation d'un outrage ?

LE BARON.

Mais, mon ami, de quel ton cérémonieux vous me parlez... Je vous en demanderais le motif, si vous n'étiez pas dans un de ces moments critiques où les ennemis font oublier les amis... Il n'y a que deux façons d'obtenir la réparation d'un outrage : par des excuses, ou par les armes.

ADAM.

Votre avis est donc que je me batte...

LE BARON.

Ce n'est pas cela que j'ai dit.

ADAM.

Ou que j'obtienne des excuses de M. le duc d'Ayguzon.

LE BARON.

C'est, en effet, ce qu'il serait désirable d'obtenir.

ADAM.

Mais, s'il refuse?

LE BARON.

Oui, s'il refuse...

ADAM.

Concluez donc... (Le Baron se tait.) Se taire, ce n'est pas conclure... Vous ne l'osez pas ; vous n'osez pas me conseiller de me battre, car vous pensez que ce duel me couvrirait de ridicule...

LE BARON.

Je n'ai rien dit de pareil, mon ami.

ADAM.

Qu'importe que vous ne l'ayez pas dit, si c'est ce que vous pensez ; oui, c'est là ce que vous pensez... Eh bien, si je ne puis pas me battre contre le duc d'Ayguzon et que le duc d'Ayguzon ne puisse pas me faire d'excuses, il me faudra donc rester sous le poids de ce que madame la marquise elle-même vient de qualifier d'outrage.

LA MARQUISE.

Outrage indigne! infâme! odieux!

ADAM.

Outrage dont, cependant, je ne saurais accuser le duc d'Ayguzon, car à sa place j'eusse fait ce qu'il a fait. Il est telle situation dont on ne peut se tirer que par un éclat.

LE BARON.

C'est ce que je pensais.

ADAM.

Ce n'est pas ce que vous disiez.

LE BARON.

En vous voyant si troublé, j'ai partagé votre trouble, et, s'il faut être franc, je ne sais pas trop ce que je disais; je ne sais pas même encore trop ce que je dis... Adam... vous connaissez toute mon amitié, tout mon dévouement pour vous.

ADAM.

Pourquoi cette protestation? Est-ce que je les ai mis en doute?

LE BARON.

Non assurément... Mais... mais c'est que je vous trouve un air étrange qui me surprend; vous avez avec moi un ton inusité; ce ton inusité, cet air étrange m'ont fait oublier de vous raconter qu'immédiatement après avoir lu l'indigne article de cet indigne petit journal, sans même savoir que le duc d'Ayguzon vous avait renvoyé ses billets d'invitation, je me suis rendu dans les bureaux de ce vil folliculaire pour le traiter comme il le mérite.

ADAM.

Vous avez eu tort... Venger mon honneur est un soin qui n'appartient qu'à moi.

LE BARON.

Dans une autre occasion, oui ; mais il est des circonstances où tous les honnêtes gens ne font qu'un seul homme et sont solidaires. Quand de pareils misérables se permettent...

ADAM.

De répéter ce qu'ils ont entendu dire...

LE BARON.

Mais ce qu'il est permis de dire, il n'est pas permis de l'imprimer.

ADAM.

S'il est permis de dire ce qui peut nuire, ce qui peut frapper une femme au cœur et risquer de lui donner la mort, ce qui peut jeter le trouble dans deux familles, pourquoi ne serait-il pas permis de le répéter, de l'imprimer? Où est la différence?

LE BARON.

En vérité, Adam, je vous comprends de moins en moins. La différence est immense.

ADAM.

En quoi?

LE BARON.

En tout.

ADAM.

Ce n'est pas une réponse... Croyez-moi, baron, n'insistez pas. Ce journaliste que vous traitez de vil folliculaire n'a fait que répéter ce qu'il vous avait entendu dire à l'Opéra.

LE BARON.

A moi?

ADAM.

Ne niez pas... c'est de lui-même que je le tiens.

LE BARON.

Le misérable !

LA MARQUISE.

Permettez-moi, monsieur Adam, de vous faire remarquer que cette digression nous écarte de la question qu'il importe de vider sans retard.

ADAM.

Laquelle, madame ?

LA MARQUISE.

Celle du bal de demain... Toutes les invitations ont été envoyées... Impossible de le contremander sans s'exposer à tous les traits de la malignité.

ADAM.

Aussi aura-t-il lieu.

LA MARQUISE.

Vous dites, monsieur Adam, qu'il aura lieu ?

ADAM.

Oui, madame la marquise... vous paraissez en douter?

LA MARQUISE.

C'est que Mme Adam est malade et dans son lit.

ADAM.

Une mère, fût-elle mourante, peut toujours se lever une heure quand il s'agit du bonheur de sa fille et de la dignité de son mari.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est à craindre que vos salons ne soient déserts, car les d'Ayguzon, j'en suis sûre, courent déjà tout Paris et donnent le mot à tous leurs amis pour faire le vide...

ADAM.

Vous disiez tout à l'heure, madame la marquise, en parlant du bal, qu'il était impossible de le contremander.

LA MARQUISE.

Sans doute ; mais il n'est pas moins impossible de le donner. On aura peur de s'y trouver seul si l'on y vient, et cette peur suffira pour que personne ne vienne.

ADAM.

Permettez-moi d'espérer que du moins vous, madame la marquise, vous n'y manquerez pas.

LA MARQUISE, avec empressement.

Vous pouvez y compter ; ni moi, ni mon fils nous n'y manquerons. Mes deux filles n'ont pas encore fait leur entrée dans le monde, je la leur ferai faire demain soir chez vous, monsieur Adam. C'est en de telles circonstances que l'amitié, si nouvelle qu'elle soit, doit se prouver.

ADAM.

On ne saurait allier plus de courage à plus de bonne grâce ; vous me rassurez. A mon tour maintenant de vous rassurer aussi. Je puis donc vous dire, madame la marquise, que vous n'y serez pas seule avec monsieur votre fils et mesdemoiselles vos filles, puisque vous y trouverez M. le duc, Mme la duchesse d'Ayguzon et ses deux fils.

LA MARQUISE.

Eux !

ADAM.

Oui... eux.

LA MARQUISE.

Après l'outrage qu'ils vous ont fait ce matin ?

ADAM.

Dites : après la méprise qui a eu lieu, qui a été expliquée et réparée.

LA MARQUISE.

Une explication à la suite d'une provocation ?

ADAM.

Non, sans provocation... et de la façon la plus simple. En sortant d'ici ce matin, je suis allé droit à l'hôtel d'Ayguzon où j'ai prié le duc d'agréer mes excuses...

LA MARQUISE.

Il les a agréées!

ADAM.

Oui, madame la marquise, il les a agréées. Pourquoi cela vous étonne-t-il ?

LA MARQUISE.

C'est qu'avec la hauteur de caractère que je lui connais, je suis surprise qu'il se soit contenté de si peu.

ADAM.

Appelez-vous donc si peu les excuses d'un honnête homme ?

LA MARQUISE.

Le mot « si peu » m'est échappé... mais croyez, cher monsieur Adam, que je n'ai eu nulle intention de vous offenser.

ADAM.

L'eussiez-vous eue, madame, qu'il me suffirait qu'elle fût niée.

LA MARQUISE.

Je ne l'ai pas eue, je vous l'affirme.

ADAM.

Vous l'affirmez... je le crois...

LA MARQUISE.

Vous disiez que le duc d'Ayguzon avait agréé vos excuses...

ADAM.

Oui, après que je lui ai eu expliqué que ce perfide propos,

à l'origine duquel il ne me serait peut-être que trop facile de remonter, si je m'en donnais la peine... (Regardant la Marquise et le Baron.)

LA MARQUISE.

Me soupçonneriez-vous, monsieur ?

ADAM.

Moi, madame, vous soupçonner !.. Pourquoi et de quoi donc vous soupçonnerais-je ?

LA MARQUISE.

C'est qu'il m'avait paru entrevoir dans l'accent de vos paroles et dans l'éclair de vos regards comme une insinuation que ma dignité ne pouvait laisser tomber, même à mes pieds, sans la relever.

LE BARON.

C'est aussi ce que j'allais faire...

ADAM.

Vous m'avez interrompu, je reprends mon récit. J'allais vous dire qu'avec la droiture de son caractère, il était impossible que le duc d'Ayguzon ne rendît pas justice à la droiture de ma démarche, après que je lui ai eu clairement expliqué que le propos perfidement livré ce matin en pâture à tous les désœuvrés recevrait demain soir, en sa présence, le plus éclatant et le plus solennel démenti qu'il soit possible de lui donner.

LA MARQUISE.

Lequel ?... Il me tarde de le connaître.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CAROLINE.

ADAM.

Entre, chère enfant.

CAROLINE.

Maman va un peu mieux.

ADAM.

Je le sais...

CAROLINE.

Ah ! mon bon père, que je suis donc heureuse de t'embrasser ! J'étais si inquiète !

ADAM.

Eh bien ! embrasse-moi, mon enfant... (Caroline embrasse son père.) Vous le permettez, madame la marquise, et vous, monsieur le baron ?

LA MARQUISE.

Comment donc ?

ADAM.

Oui, embrasse-moi bien, chère enfant, car demain soir, j'en suis sûr, tu seras la plus heureuse des femmes.

LE BARON, bas à la Marquise.

Que veut-il dire ? L'irritation et la douleur auraient-elles égaré sa raison ?

CAROLINE.

Moi, papa !... comment cela ?

LA MARQUISE, bas au Baron.

Il paraît calme... Rien dans son langage ne trahit la folie.

ADAM.

Tu seras la reine du bal dont madame la marquise a bien voulu faire la liste et les invitations...

LE BARON, bas à la Marquise.

Vous voyez bien qu'il est fou.

LA MARQUISE, bas au Baron.

Je commence à le croire.

CAROLINE.

Comment, papa ! le bal ne sera pas contremandé ? il aura lieu ?

ADAM.

Oui, ma chère enfant, il aura lieu.

LA MARQUISE.

Mais, monsieur Adam, dites-nous donc quelle est cette énigme dont vous nous faites si longtemps attendre le mot?

ADAM.

Il n'y a aucune énigme, madame la marquise.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

LA MARQUISE.

Comme vous êtes pâle, Roger... qu'avez-vous?

ROGER.

Rien, ma mère.

LA MARQUISE.

Vous ne dites pas la vérité, Roger... vous avez eu une querelle... un duel... vous vous battez demain!

ROGER.

Qui vous l'a dit, ma mère?

LA MARQUISE.

Mon cœur, qui vous connaît; votre visage, qui vous trahit; votre question, qui est un aveu.

ROGER.

Je vous assure...

LA MARQUISE.

Ne mentez pas... dites-moi avec qui vous vous battez ?

ROGER.

Avec Joseph d'Ayguzon.

LA MARQUISE.

Avec Joseph d'Ayguzon! Où donc l'avez-vous rencontré ?

ROGER.

Tout à l'heure... sur le boulevard que je traversais... Je venais ici vous chercher; il m'aperçoit, arrête ses chevaux, saute de voiture et court droit à moi...

LA MARQUISE.

Après ?

ROGER.

Il entre dans de longues explications, s'anime, me rappelle que nous sommes cousins par alliance, et termine en me déclarant qu'il est impossible que nous paraissions demain, vous et moi (A Adam.), à votre bal, monsieur Adam... qu'il en fait entre nous une question de parenté, de société et d'honneur...

ADAM.

Et que lui avez-vous répondu ?

ROGER.

Ce que je devais lui répondre... Il n'y avait ni deux réponses à faire, ni deux conduites à tenir.

ADAM, serrant la main de Roger.

Vous êtes un noble cœur, monsieur!

CAROLINE, vivement.

Oh! oui, bien noble.

LA MARQUISE.

Mon cher Roger!... funeste journée! un duel pour un bal!

ROGER.

Non, ma mère, un duel pour une parole que vous aviez donnée et à laquelle vous ne pouviez manquer...

ADAM.

Achevez votre pensée, monsieur, et dites : Sans livrer un père de famille à la risée de tout Paris, situation plus cruelle que si on lui eût volé la moitié de sa fortune, car on se relève d'un désastre, on ne se relève pas d'un ridicule... Mais, heureusement, vous ne vous battrez pas.

ROGER.

Tout est convenu.

ADAM.

Tout s'expliquera.

ROGER.

Comment ?

ADAM.

Le plus naturellement du monde... Entre M. Joseph d'Ayguzon et son père, le duc d'Ayguzon, que j'ai vu ce matin.

ROGER.

Ce matin ? A quelle heure ?

ADAM.

A midi. Nous avons arrêté, tous les deux, que demain soir à huit heures serait signé, avant que le bal s'ouvrît, le contrat de mariage de Caroline...

LA MARQUISE, ironiquement.

Avec qui?... avec Joseph d'Ayguzon?

ADAM, dignement.

Non, madame la marquise, mais avec M. Rodrigues que j'aurai l'honneur de vous présenter au bal que vous avez la bonté de présider. Et pour ajouter encore à la solennité du démenti, le duc d'Ayguzon a bien voulu accepter d'être l'un des deux témoins de ma fille... (A Roger.) Et vous ne me refuserez pas d'être l'autre?...

ROGER.

Je le serai de grand cœur.

LA MARQUISE.

En vérité, monsieur Adam, on ne se tire pas plus heureusement d'une difficulté qui paraissait inextricable.

ADAM.

Opposer la droiture à la fourberie est plus sûr que d'opposer la ruse à la ruse; je le savais par expérience, et j'ai profité de ce qu'elle m'avait enseigné.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET DE PIED, FOURNISSEURS.

LE VALET.

M. Bapst, le joaillier, Mme Violar et plusieurs autres fournisseurs chargés de cartons attendent mademoiselle.

ADAM, au Valet.

Faites-les entrer. (A Caroline.) Ce doit être la corbeille que t'envoie ton futur.

(Les Fournisseurs entrent; ils ouvrent les écrins et les cartons. La Marquise et Roger sont sur le devant du théâtre.)

ROGER, à la Marquise.

Vous paraissez contrariée, ma mère?

LA MARQUISE, à Roger.

Moi, contrariée ! Et de quoi voulez-vous que je le sois, (Ironiquement.) lorsque M. Adam vous fait, mon fils, l'insigne honneur de vous choisir pour témoin du mariage de Mlle Caroline Adam, sa fille ?

ROGER.

Si je l'ai accepté, ce n'est qu'à cause de vous... vous la protégiez !

LA MARQUISE.

Moi ! C'était bien différent... j'avais un but.

ROGER.

Je l'ignorais.

CAROLINE.

Ah ! madame la marquise, les magnifiques diamants ! les admirables perles ! les superbes émerandes !

LA MARQUISE.

Superbes, en effet ! Comment, c'est votre futur qui vous donne toutes ces richesses de Golconde ? Votre père m'avait dit que M. Rodrigues n'avait que son traitement, et il y a là pour plus de trois cent mille francs de diamants et de perles !

ADAM.

C'est une avance que mon gendre me rendra sur ses économies.

CAROLINE.

Et les belles dentelles ! Venez donc les voir, madame la marquise; venez donc les voir, monsieur Roger !

(La Marquise et Roger vont au fond du théâtre ; Adam et le Baron restent sur le devant.)

LE BARON, à Adam.

Adam... ne m'en voulez plus... (Le Baron veut serrer la main

d'Adam, celui-ci la retire.) Comment! vous refusez de me donner la main!

ADAM.

Oui, je refuse de vous la donner.

LE BARON.

Alors, moi, je vous donne ma démission de membre de votre Conseil d'administration.

ADAM.

Je l'accepte.

LE BARON.

Vous l'acceptez!... Sérieusement?

ADAM.

Très-sérieusement. Pourquoi vous en étonner?

LE BARON.

Parce que la rancune n'est pas dans votre caractère.... Vous devez avoir une arrière-pensée.... Ah! je la devine, vous voulez me remplacer par....

(Le Baron regarde Roger.)

ADAM, vivement et lui faisant signe de se taire.

Baron!

LE BARON.

Pourquoi avez-vous peur que je prononce son nom?

ADAM.

Parce que vous blesseriez sa délicatesse, et qu'il me faut le temps de la ménager.

LE BARON.

Vous reconnaissez donc qu'en unissant leur destinée (Il montre Roger et Caroline.) je ne voulais que leur bonheur! Vous reconnaissez donc qu'il l'eût rendue heureuse?

ADAM.

Je le crois... car celui-là, c'est le modèle du gentilhomme.

LE BARON.

Comme vous êtes le modèle du millionnaire... Allons, Adam, donnez-moi la main.

ADAM.

La voici.

Le Baron et Adam se donnent la main.)

LE BARON.

Rester votre ami m'ôte tout regret de n'être plus votre collègue au Conseil d'administration. J'en serai quitte pour vendre mon écurie... et Roger pourra l'épouser.

ADAM.

Votre écurie?

LE BARON.

Non. Sa cousine Clémence de Gimécourt qu'il aime depuis dix ans, et que la marquise ne veut pas qu'il épouse.

ADAM.

Pourquoi?

LE BARON.

Parce qu'il n'est pas assez riche et qu'elle n'a rien.

LA MARQUISE, s'approchant de la scène. A Caroline.

Ma petite, je crois que ma présence ne vous est plus nécessaire... Je vous laisse donc dans la contemplation de vos présents de noces. (A Roger.) Donnez-moi votre bras. (A Adam.) A demain soir, dix heures... le bal.

ADAM, à Roger.

A huit heures précises... la signature du contrat!

ROGER.

Je serai exact.

ADAM, à la Marquise.

Madame la marquise, serez-vous demain matin chez vous à midi ?

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

ADAM.

Parce que je fais une grande affaire, et que j'ai le placement de la dot de votre fils.

FIN.

